

# JOURNAL DES DEMOISELLES

## PHILIPPE DE COMINES

(SUITE ET FIN)

Comme Tibère à Caprée, auquel on l'a souvent et avec raison, comparé, il n'était préoccupé que du soin de déguiser aux yeux de tous, de même qu'il eût voulu se dissimuler à ses propres yeux, ce mortel dépérissement. Plus de vieux habits râpés, plus de costumes parcimonieusement bourgeois :

« ...Ne portoit que robes de satin cramoisy » fourrées de bonnes martres, et en donnoit à » ceux qu'il vouloit, car nul ne lui eust osé » demander, ne parler de rien. »

Que l'idée ne lui venait-elle de se parer aussi d'une mansuétude inaccoutumée? Mais non :

« Il fesoit d'aspres punitions pour estre craint, » et de peur de perdre obéyssance, car ainsi me » le dit luy-même. »

Ici, ne voyons-nous pas apparaître le farouche personnage, escorte obligée de Louis XI, dans nos souvenirs, son terrible compère, le prévôt Tristan, ministre inflexible de ses vengeances ou de ses méfiances cruelles? Philippe de Comines n'en dit pas un mot dans tout le cours de son ouvrage; il semble que sa plume aurait eu peur de tracer ce nom. Mais c'est bien lui, c'est ce fameux Tristan l'Hermite, on n'en peut douter, qui présidait à ces « aspres punitions » dont il vient d'être parlé.

Pour mieux tromper au loin princes et peuples sur son état, le moribond dépensait des sommes énormes en achats d'animaux rares, qu'il faisait venir des provinces reculées ou des contrées étrangères : — « Des chiens, en envoyoit quérir partout, » — dit l'auteur; et il nous donne une énumération curieuse, qui nous montre quelles étaient les variétés canines alors en faveur, telles que *levrettes, levriers, espaigneux de Bretagne,*

*petits chiens velus de Valence*, payés à des prix fous. Il demandait à l'Afrique des bêtes féroces; à la Scandinavie des élans et des rennes, animaux jusqu'alors inconnus, que, sous les noms de *helles* et de *rengiers*, Comines décrit assez exactement.

« Quand toutes ces choses lui estoient amenées, » il n'en tenoit compte, et la plupart des fois, ne » parloit point à ceux qui les amenoient. »

Un jour, dans ce morne intérieur du Plessis, apparaît un visiteur bien nouveau. De cette apparition soudaine la morose forteresse devrait être toute réjouie. Ce n'est, pour le coup, ni un rennel ni un élan : — C'est un enfant!

« En cet an 1483, voulut le Roy voyr monseigneur le Dauphin, lequel il n'avoit pas vu » depuis plusieurs années, car il craignoit qu'il » fust veu de guère de gens, tant pour la santé » de l'enfant, que de peur qu'on ne le tirast hors » de là, et que sous ombre de luy quelque assemblée se fist en son royaume, car ainsi avoit-il » esté fait de luy contre le Roy Charles VII son » père, à l'heure qu'il n'avoit que treize ans. »

Le jeune prince avait à peu près ce même âge, unique analogie d'ailleurs qu'on pût signaler entre lui et le Dauphin Louis au temps de la *Praguerie*. Son intelligence était endormie, son ignorance complète. Ce père presque inconnu, et devant lequel il n'éprouvait guère qu'un sentiment d'effroi, lui donne, sur le gouvernement du royaume, quelques sages instructions, qui ne devaient guère profiter au futur Charles VIII, et le renvoie à Amboise. L'approche de la mort, qu'il entrevoyait malgré lui, prêtait à ses yeux un certain intérêt à l'existence de cet enfant. Ce



n'était pas son fils qu'il avait appelé devant lui : c'était son successeur.

Jusqu'ici, le lecteur de Philippe de Commines n'a pu soupçonner que Louis XI eût une famille; maintenant qu'on lui connaît un Dauphin, on se demande s'il n'avait pas d'autres enfants, et peut-être aussi où était la Reine ?

Hélas! pauvre Charlotte de Savoie, toujours tremblante et terrifiée sous la loi d'un maître refrogné, elle n'avait jamais eu rien d'attrayant dans sa personne; — « très-bonne dame au demourant, » — dit Commines, dans la seule phrase où il parle d'elle. La Reine n'était pas là.

Des deux filles du Roi, l'aînée, la princesse Anne, avait seule, avec son mari, le sire de Beaujeu, le privilège de pénétrer parfois jusqu'à lui. Nous verrons un peu plus loin à quelles conditions.

Autour de ce fauteuil de malade, qu'y avait-il donc ?

« Pour compagnie, tenoit léans (dedans) un homme ou deux, gens de petites conditions et assez mal renommez. »

Ces gens de peu de considération, le seigneur d'Argenton ne daigne pas les désigner autrement; mais nous nommons tout bas, en première ligne, Olivier le Diable et Tristan l'Hermite.

Tandis que cette vie de roi allait s'éteignant de jour en jour, la fortune semblait se complaire à en marquer le terme par de nouveaux sourires. La fin prématurée de Marie de Bourgogne; les fiançailles de sa fille tout enfant avec le Dauphin; la disparition du roi d'Angleterre, Edouard IV, qui, déçu dans l'espoir dont il se berçait depuis l'entrevue de Picquigny, de voir un jour sa fille Dauphine de France, prend la chose tellement à cœur que, si nous en croyons Commines, il en meurt de déplaisir, sont, pour Louis XI autant de sujets de vive satisfaction. Il se réjouissait devant ces tombes ouvertes avant la sienne. — La sienne allait s'ouvrir bientôt après.

Le Roi avait expressément recommandé qu'on lui épargnât, quand l'heure de se préparer au départ suprême viendrait pour lui, ce mot terrible de mort, qui le glaçait d'effroi. — Parlez-bas, telle était la formule qui devait le déguiser. — Mais Louis XI avait déjà cessé de vivre, car il n'était plus obéi. Cette heure tant redoutée arrive; il en est brutalement averti. Il se révolte encore : — Non, il ne mourra point. — Une crise nouvelle se déclare, et soudain un grand changement s'opère en lui.

« Estoies présent à la fin de la maladie, par quoy en veux dire quelque chose, » continue Commines. Laissons-lui la parole :

« Ledit seigneur se jugea mort, et sur l'heure envoya quérir le sire de Beaujeu... Après, envoya le chancelier et toute sa sequelle porter les sceaux audit Roy son fils... La parole ne luy faillit, depuis qu'elle luy fut revenue, ne le sens, ne jamais ne peut si bon... jamais en

» toute sa maladie ne se plaignit comme font  
» toutes sortes de gens quand ils sentent mal.  
» Au moins suis-je de cette nature, et en ay vu  
» plusieurs autres; et aussi l'on dit que le  
» plaindre allège la douleur. »

Tous les philosophes ne sont pas d'accord sur ce point, que nous ne prendrons pas sur nous de décider; mais le spectacle qui se présente à nous ici est digne d'attention. Cet homme, que l'idée seule de la mort terrifiait, le voilà devant elle, quand tout espoir est perdu, en pleine possession de lui-même, calme et résigné. Et pourtant, que de spectres sanglants devaient assiéger ce lit d'agonie!

« Sur ce, dit Commines, je veux faire compagnie raison des maux et douleurs qu'il a fait souffrir à plusieurs à ceux qu'il a soufferts avant mourir. »

Là-dessus, il retrace de nouveau les terreurs de la mort dont le Roi était obsédé, les rudesses de l'insolent Coictier, profitant de cette faiblesse pour faire trembler devant lui l'homme devant qui tout tremblait : la dureté cruelle avec laquelle ce même Coictier et l'infâme Olivier, gorgés l'un et l'autre de ses dons, lui avaient annoncé sa fin prochaine :

« Tout ainsi qu'à deux grands personnages qu'il avoit fait mourir de son temps (dont l'un fit conscience à son trépas, l'autre non, ce fut le duc de Nemours et le comte de St-Pol), fut signifiée la mort par commissaires députés à ce faire, lesquels en brieves mots leur déclarèrent leur sentence, ainsi signifièrent à nostre Roy les dessus dits sa mort, en brieves paroles et rudes. »

C'est ici la seule allusion que fasse Commines à l'inique procès et au supplice du malheureux duc de Nemours. Un remords avait donc su se faire place parmi les tourments d'esprit de l'impitoyable Louis XI?

Viennent ensuite les soupçons continuels qui torturaient sa vie.

« Il avoit crainte de son fils, et le faisoit étroitement garder... Il avoit doute à la fin de sa fille et de son gendre, et vouloit savoir quels gens entroient au Plessis quant et eux (avec eux. ) »

Non-seulement il voulait connaître les gens qui formaient la suite de la dame et du sire de Beaujeu; par un ordre secret donné à ses gardes, ceux-ci les surveillaient de près, et même les fouillaient.

« Or, regardez » — poursuit Commines, « s'il avoit fait vivre beaucoup de gens en suspicion et crainte sous luy, s'il en estoit bien payé. » Ce n'est point tout encore. Continuons :

« Il est vray que le Roy nostre maistre avoit fait faire de rigoureuses prisons, comme cages de fer, en bois et autres couvertes de plaques de fer par le dehors et par le dedans, avec terribles ferrures, de quelques huit pieds de large,



» et de la hauteur d'un homme et un pied plus.  
 » Le premier qui les devisa (inventa) fut l'Eves-  
 » que de Verdun, qui, dans la première qui fut  
 » faicte, fut mis incontinent, et y a couché qua-  
 » torze ans. »

N'est-ce pas l'histoire du Taureau de Phalaris, dévorant, avant toute autre victime, son propre fabricant, dans ses flancs de bronze incandescent? Christine de Pisan, que nous ne manquons jamais d'évoquer quand il s'agit d'érudition, n'aurait pas dit mieux. Mais Philippe de Comines ne remonte guère dans le passé; et, anticipant au contraire sur les événements qui suivirent la mort de Louis XI, il ajoute, toujours à propos de cet évêque de Verdun, inventeur des fameuses cages :

« Plusieurs l'ont maudit, et moy aussi, qui  
 » en ay tasté sous le Roy de présent l'espace de  
 » huit mois. »

A cette captivité si affreuse en elle-même, se joignait pour quelques prisonniers un autre supplice :

« Autrefois avoit fait faire à des Allemans des  
 » fers très-pesants et terribles pour mettre aux  
 » pieds, fort malaysés à ouvrir, la chaîne grosse  
 » et pesante, et une grosse boule de fer au bout,  
 » beaucoup plus pesante que n'estoit raison, et  
 » les appelloit-on les *fillettes du Roy*. »

Suit un nouveau tableau de la séquestration volontaire à laquelle se condamnait Louis XI :

« Avant mourir, se trouva en semblable et  
 » plus grande prison, et aussi plus grande peur  
 » que ceux qu'il y avoit tenus. »

Ces tortures ingénieuses, ces cages de fer et ces terribles *fillettes du Roy*, qui n'en a entendu parler? Le témoin oculaire, si calme et si grave, qui vient de nous en tracer la saisissante description, s'excuse de rapporter ces choses. S'il le fait, c'est pour dire :

« Que ce que le Roy a souffert, doit estre ré-  
 » puté à punition que Nostre Seigneur luy a  
 » donnée en ce monde, pour en avoir moins en  
 » l'autre. Et aussi afin que ceux qui viendront  
 » après luy soient un peu plus piteux (compatis-  
 » sants) au pauvre peuple, et moins aspres à  
 » punir qu'il avoit esté. »

Paroles aussi justes que sévères. Néanmoins la plume de courtisan qui vient de les écrire, s'en effraie, et s'empresse de les atténuer :

« Combien que je ne luy veu pas donner  
 » charge, ne dire avoir veu meilleur prince. Il  
 » est vray qu'il pressoit ses subjects, toutes fois  
 » il n'eust souffert qu'un autre l'eust fait, ne  
 » privé ne estrange. »

Le correctif est curieux. Mais le sire d'Argenton nous a tenus longtemps auprès du lit de mort de Louis XI; il ne lui reste plus qu'à noter l'instant de son dernier soupir :

« Il décéda le samedi, [penultième jour d'août  
 » 1483, à huit heures du soir, audit lieu du  
 » Plessis, où il avoit pris la maladie le lundy

» de devant. Nostre Seigneur ait son âme, et le  
 » veuille avoir reçu en son royaume et Pa-  
 » radis. »

Après avoir, pour ainsi dire, enregistré cet acte de décès, l'auteur expose encore de nouvelles considérations plus hautes et plus générales. Il en remplit un chapitre intitulé : *Discours sur la misère des hommes et principalement des princes*, et cite en exemple ceux de son temps, à commencer par Louis XI.

« Je l'ay connu, » dit-il, « et ay esté son servi-  
 » teur, à la fleur de son âge et en ses grandes  
 » prospérités; mais je ne le vis oncques sans  
 » peines et sans soucy. »

Dans cette vie de roi envinée de tous, ni plaisir ni repos; telle est en abrégé la dernière retouche que donne Comines au portrait de son héros. Nous en sacrifions à regret le détail plein d'intérêt, ne voulant pas prolonger indéfiniment cette analyse. A la suite de Louis XI, défilent Charles le Téméraire, Édouard IV, Richard III, et divers autres princes, jusqu'à Mathias Corvin et Mahomet II. L'auteur arrive enfin à sa conclusion, écrite d'un style élevé, et à laquelle on ne peut qu'applaudir :

« N'eust-il pas mieux valu à eux, et à tous  
 » autres princes et hommes de moyen estat qui  
 » ont vecu sous ces grands, moins se soucier et  
 » se travailler... et plus craindre à offenser Dieu  
 » et à persécuter le peuple et leurs voisins... et  
 » prendre des ayses et plaisirs honnêtes?... Pour-  
 » roit-on voir de plus beaux exemples pour con-  
 » noistre que c'est peu de chose que l'homme, et  
 » que cette vie est misérable et brève, et que  
 » ce n'est rien des grands? Dès qu'ils sont morts,  
 » tout homme en a le corps en horreur et vitu-  
 » père (mépris) et qu'il faut que l'âme sur l'heure  
 » se sépare d'eux pour aller recevoir son juge-  
 » ment. »

Longtemps après, Malherbe, inspiré par la grande poésie des psaumes, disait la même chose, dans ces beaux vers, que nous savons tous par cœur, sur la vanité des grandeurs humaines :

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière  
 Que cette Majesté si pompeuse et si fière,  
 Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers;  
 Et dans ces grands tombeaux où ces âmes hautes  
 Font encore les vaines,  
 Ils sont rongés des vers.

Avec Louis XI disparaît le grand intérêt des Mémoires de Comines; cette œuvre de longue haleine ne lui est pourtant pas exclusivement consacrée. L'auteur jette souvent un regard hors de France, et tient son lecteur au courant des événements contemporains qui se produisent en pays étranger. Mais la figure qui, entre toutes, y ressort plus en relief et occupe le plus de place, est celle de ce personnage complexe, d'une si puissante originalité, — homme mauvais et habile roi, — que Comines avait choisi pour



maître. Attaché onze années à son service, admis dans son intimité comme dans les secrets de sa politique, il a dû voir et savoir bien des choses encore qu'il ne dit pas. On lui reprocherait volontiers de veiller sur sa plume, comme jadis, sans doute, il veillait à la cour sur sa langue.

Il tait absolument ou ne fait qu'indiquer d'un ton de regret maint acte haineux et cruel du despotisme royal. C'est ainsi, comme on l'a constaté plus haut, qu'il nomme à peine en passant le duc de Nemours. D'autres exemples du même genre pourraient être cités; néanmoins, quiconque veut voir un Louis XI bien réel, un Louis XI en pleine vie et en pleine action, ne doit pas le chercher ailleurs que dans les Mémoires de Philippe de Comines.

Après la mort de ce roi, le sire d'Argenton se vit éloigné de la cour et de la sphère gouvernementale, où désormais présidait la dame de Beaujeu. Il marque dans l'opposition qui se déclare contre le nouveau régime, s'attache aux intérêts du duc d'Orléans, depuis Louis XII, et lui, le froid politique, l'homme rompu à la pratique des affaires, prend part à la *guerre folle*. Il a sa part aussi des châtimens sévères qui en frappent les auteurs, et *tâte* durant huit mois, comme il nous l'a dit, de l'une de ces cages qui lui en font à si juste titre maudire l'inventeur. Cité ensuite devant le Parlement pour y répondre de faits antérieurs, qui, s'ils étaient prouvés, entacheraient jusqu'à certain point son honneur, il est condamné à un exil de dix ans, et à la confiscation d'un quart de ses biens.

En face de sa situation présente, cet esprit actif et réfléchi se retourne vers le passé, et il occupe ses loisirs forcés à écrire les six premiers livres de ses Mémoires, qui se terminent à la mort de Louis XI. Son intention évidente, comme le prouve la conclusion que nous avons transcrite en partie, avait d'abord été d'arrêter là son travail; plus tard, cependant il y ajoute deux autres livres. Ce n'est pas pour nous raconter ses disgrâces, car il n'en dit rien; mais un nouveau champ d'activité, une nouvelle source de souvenirs se sont ouverts pour lui. Rappelé au bout de peu d'années d'absence à la cour de

Charles VIII, où se prépare l'expédition de Naples, il emploie au service du jeune roi, dans cette autre *guerre folle*, qu'il ne laisse pas de blâmer sévèrement, ses talents éprouvés de négociateur. C'est donc en Italie que nous transportons plus particulièrement ses récits. Il nous montre Milan, Florence, Venise, — cette belle Venise, avec toutes ses magnificences, qu'il se complait à décrire, avec ses habiles politiques, contre lesquels il a grande peine à jouter. Il nous met en relation personnelle avec Louis le More, avec Savonarole, et d'autres personnages fameux de la Péninsule. Mais tout ceci forme comme un ouvrage séparé, et mériterait une analyse spéciale.

On sait que Charles VIII survécut peu de temps à son retour en France. Le sire d'Argenton n'avait pas grand sujet de le regretter :

« Croy » — dit-il, tout en louant la bonté du défunt, « que j'ay esté l'homme du monde à qui » il a fait plus rudesse; mais cognoissant que ce » fut en sa jeunesse, et qu'il ne venoit pas de luy, » ne luy en sceus jamais mauvais gré. »

Il avait grand sujet au contraire de saluer avec joie l'avènement de Louis XII. Sans le moindre retard, il court lui porter ses hommages :

« J'allay devers ce roy nouveau, de qui j'avois » esté aussi privé que nulle autre personne, et » pour luy avois esté en tous mes troubles et » pertes; toutes fois, pour l'heure, ne luy en » souvint pas fort. »

L'auteur n'en dit pas davantage, mais c'est assez. Il paraît que si Louis XII ne vengeait pas les querelles, il ne payait pas non plus les dettes de reconnaissance du duc d'Orléans.

Philippe de Comines se retira dans sa terre d'Argenton. C'est là qu'il rédigea les deux derniers livres de ses Mémoires; c'est là aussi qu'il mourut, l'an 1507, léguant à la postérité dans l'ensemble de cette œuvre importante, écrite d'un style sage sans être incolore, parfois même avec une certaine éloquence, l'un des documents de notre histoire les plus authentiques, les plus curieux et les plus consultés.

APHÉLIE URBAIN.





## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs.

## MARIE-FÉLICE DES URSINS

DUCHESSE DE MONTMORENCY

PAR MGR FLICHE

Les parisiens qui, les jours de congé, parcourent le bois de Montmorency, gravissent les hauteurs d'Andilly, se font promener en gondole sur le lac d'Enghien, ou vont à Chantilly, assister aux courses de chevaux, ne pensent guère aux premiers possesseurs de ces beaux domaines, si divisés aujourd'hui, à ces premiers barons chrétiens, race illustre qui donna à la France six conétables, onze maréchaux, six amiraux, tous grands serviteurs du roi et de l'État, ni au dernier héritier de tant de biens et de dignités, à cet Henry de Montmorency, dont une mort tragique arrêta la brillante et courte destinée.

Plus d'une fois sans doute, avec sa jeune femme, il visita ce charmant pays, son héritage, ne se doutant pas, lui, que sa tête tomberait sous la hache; elle, qu'elle finirait sa vie, humble et cachée, dans un cloître. Quand ils parcouraient ces riants paysages, ils étaient jeunes et l'avenir semblait leur appartenir, mais l'avenir est au Seigneur, et l'antique Isis, dont nulle main n'a levé le voile, est bien l'emblème de nos jours futurs. C'était la reine Marie de Médicis qui avait négocié le mariage de Henry II, duc de Montmorency, avec Marie-Félice des Ursins, issue d'une des plus anciennes familles d'Italie; elle n'avait que treize ans lorsqu'elle quitta sans retour son pays et sa famille; son jeune mari en avait vingt à peine: il se plurent et s'aimèrent dès le premier jour de leur union. Marie-Félice était belle: ses portraits nous montrent des traits réguliers, de grands yeux surmontés de longs sourcils noirs, une bouche petite et sérieuse, et une physionomie à la fois grave et sereine, où la bonté règne, mais dont la fierté n'est pas absente. Dès sa jeunesse, elle montra les plus heureuses inclinations: elle était très-modeste, très-généreuse, très-humaine, et sa vive piété s'accordait avec la tendresse passionnée qu'elle avait vouée à son mari. Elle vivait pour Dieu et pour lui; elle honorait le haut rang où elle était placée par une libéralité, une charité sans me-

sure; à la Cour, dans ses terres, dans son gouvernement du Languedoc, elle était l'asile de toutes les infortunes, et l'on cite de cette bonté d'âme des traits vraiment touchants, tel que celui du pauvre enfant, transi par le froid, et recueilli dans le carosse, réchauffé sur les genoux et sous les caresses de la duchesse de Montmorency. Il semblait qu'elle voulût acheter ainsi du ciel le droit d'être heureuse avec son mari, pour lequel son amour croissait de jour en jour; elle ne pouvait supporter de le voir loin d'elle, comme si elle eût pressenti le coup funeste qui devait les séparer à jamais.

Montmorency était comblé des grâces de la Cour; il était arrivé au point culminant de son existence, il s'était distingué dans la guerre contre les Huguenots du Midi, il avait remporté de grands succès dans la guerre de la France contre l'Italie, et, rassasié de pouvoir, d'honneurs et de jouissances, il ne pensait plus qu'à goûter paisiblement la vie et à la consacrer à sa femme, qu'il voulait ne plus quitter. Il faisait arranger somptueusement le château de Chantilly, et il se promettait d'y passer de longs et heureux jours avec Marie-Félice... Ce fut dans ce moment de repos, parmi ces projets d'avenir, qu'un acte insensé, un acte de haute légèreté, si ce n'est de haute trahison, précipita le duc de Montmorency dans cette voie rapide et funeste qui devait aboutir à l'échafaud.

Gaston d'Orléans s'était brouillé une fois de plus avec son frère Louis XIII, ou, pour mieux dire, avec le grand Richelieu: il lui avait déclaré la guerre (1632). Il rentrait en France, par le Midi, avec un corps de troupes relativement considérable; ses adhérents cherchèrent à entraîner dans son parti Henry de Montmorency, gouverneur du Languedoc, et ils y réussirent, en dépit des larmes et des prières de la duchesse: elle le suppliait à genoux, au nom de l'amour qu'elle avait pour lui, au nom de ses devoirs envers l'État, de ne pas se liguier avec un prince rebelle, mais ses adjurations furent inutiles. Gaston entra en Languedoc avec son corps de troupes espagnoles, et Montmorency se joignit à lui. « Il paraît, dit Sismonde de Sismondi, que Montmorency accueillit l'appel de Gaston, comme il



» aurait accueilli sa demande de lui servir de  
 » second dans un duel, sans se soucier de la  
 » justice de la cause pour laquelle il allait se  
 » battre, sans consulter l'intérêt public, celui  
 » de la province qu'il gouvernait ni le sien  
 » propre, et seulement comme exercice de bra-  
 » voure. » Ce jugement paraît fondé, mais com-  
 bien cette étourderie aveugle fut promptement  
 punie ! Le 23 août 1632, Montmorency fut déclaré  
 coupable de lèse-majesté, déchu de tous ses hon-  
 neurs, grades et dignités ; ses biens furent confis-  
 qués, et ordre fut envoyé au Parlement de Tou-  
 louse de lui faire son procès. Le caractère de  
 Montmorency ne devait pas le faire reculer de-  
 vant les promptes conséquences de sa rébellion.  
 Il marcha en avant : le 1<sup>er</sup> septembre, les troupes  
 de Gaston, commandées par le duc, rencontrèrent,  
 près de Castelnaudary, celles du roi, commandées  
 par le maréchal de Schomberg. L'action ne dura  
 qu'une demi-heure et ne coûta pas la vie à cent  
 hommes : Montmorency s'y comporta avec une  
 valeur sans pareille. Couvert de blessures, il fut  
 fait prisonnier ; son procès fut rapidement ins-  
 truit et il se vit condamné à être décapité. Cette  
 tragédie se passa dans l'espace de deux mois :  
 complot, réalisation, châtement.

Que l'on juge de la douleur de Marie-Félice !  
 elle ne put revoir son malheureux mari, et  
 Louis XIII se refusa obstinément à toutes les  
 supplications qu'elle lui fit adresser ; il ne voulut  
 même pas la recevoir, alors qu'elle le conjurait  
 de permettre qu'à ses pieds, elle implorât sa mi-  
 séricorde ; il la soupçonnait de connivence avec le  
 duc et c'en était assez pour qu'elle fût comprise  
 dans ces extrêmes rigueurs.

Louis XIII résista à toutes les prières. Le  
 maréchal de Châtillon lui montra les physio-  
 nomies affligées de toutes les dames et de tous  
 les seigneurs, qui pleuraient le sort de Mont-  
 morency.

« Un mot de votre majesté nous rendrait à  
 tous la joie.

— Monsieur le maréchal, dit Louis XIII, je ne  
 serais pas roi si mes sentiments étaient semblables  
 à ceux des autres hommes. »

Un plus grand roi, son père, Henri IV, n'avait  
 pas pensé de même.

La sentence du duc fut exécutée : il mourut  
 dans des sentiments admirables, plein de repentir  
 pour ses fautes, de pardon pour ses ennemis, de  
 confiance en son Dieu. Sa femme l'occupa jus-  
 qu'au dernier instant : il lui écrivait, avant de  
 monter à l'échafaud :

« Mon cher cœur,

» Je vous dis le dernier adieu avec une affec-  
 » tion semblable à celle qui a toujours été parmi  
 » nous. Je vous conjure, pour le repos de mon  
 » âme, que j'espère être bientôt au ciel, de mo-  
 » dérer vos sentiments et de recevoir de la main  
 » de notre doux Sauveur cette affliction. J'ob-

» tiens tant de grâces de la bonté divine, que  
 » vous devez avoir tout sujet de consolation. »  
 » Adieu, encore une fois, mon cher cœur,  
 » Montmorency. »

Ce coup de hache qui trancha la vie de Mont-  
 morency, sépara à jamais sa femme du monde  
 et des plaisirs terrestres. Jamais il n'y eut de  
 douleur plus grande et plus persévérante que la  
 sienne ; elle pleura toute sa vie avec amertume  
 l'époux qui lui avait tenu lieu de tout ici-bas ;  
 elle ne prit plus plaisir à rien, elle fut la vraie  
 veuve de saint Paul, morte à toute joie humaine  
 et ne respirant plus que du côté de Dieu. Car, si  
 sa douleur fut immense, sa résignation l'égalait  
 presque, et à mesure que le temps s'écoulait,  
 que les liens dont elle était captive (car la Cour  
 la retint longtemps prisonnière) se desserraient,  
 elle s'appliqua de plus en plus aux œuvres de  
 charité et de piété qu'elle avait toujours aimées.

Elle résida pendant plusieurs années au châ-  
 teau de Moulins, gardée par un exempt et deux  
 soldats ; elle y vécut malade, solitaire, privée  
 de consolations, et n'en trouvant qu'auprès de  
 son crucifix, ou dans la vue du portrait de son  
 mari, qui ne la quittait jamais. Lorsque ses  
 amis eurent obtenu sa liberté, elle résolut de se  
 retirer dans le monastère de la Visitation de  
 Moulins, et de ne plus vivre que pour Dieu et  
 pour les œuvres de miséricorde.

On peut voir dans l'ouvrage que nous analy-  
 sons, le récit touchant de ces années si bien  
 employées et où Marie-Félice ne cessa de ré-  
 pandre autour d'elle des bienfaits intarissables ;  
 toute sa fortune appartenait aux pauvres, mais  
 elle se plaisait surtout à secourir les anciens  
 serviteurs, les anciens soldats du Duc, ou bien  
 ses ennemis, et cette grande et rare vertu, le  
 pardon des offenses, trouva en elle bien des  
 occasions de s'exercer.

La vue de ses saintes amies de la Visitation, l'a-  
 mitié intime qu'elle contracta avec la bienheu-  
 reuse Jeanne-Françoise de Chantal, ranimèrent  
 en Marie-Félice le désir de la vie religieuse  
 qu'elle avait ressentie dans sa première jeunesse ;  
 elle régla avec le plus grand soin toutes ses af-  
 faires temporelles, elle éleva à la mémoire de  
 son mari un magnifique monument sous lequel  
 son corps fut déposé, elle combla de bienfaits  
 ses amis et ses ennemis, elle consacra aux  
 saints autels jusqu'aux moindres restes de ses  
 parures mondaines, et, dépouillée de tout, en  
 paix avec tous, elle se consacra à Dieu dans  
 l'ordre fondé par saint François de Sales. Elle  
 fut la plus humble des religieuses, et elle passa  
 dix ans sous ce voile qui était comme la cou-  
 ronne de sa vie éprouvée. Les fêtes de la béati-  
 fication de saint François furent sa dernière joie ;  
 Marie-Félice des Ursins mourut, en odeur de  
 sainteté, le 5 juin 1666, à l'âge de soixante-six  
 ans. Elle avait passé trente-quatre ans dans un  
 veuvage que Dieu seul consola, et elle laissa



avec la mémoire de son admirable amour conjugal, celle de sa piété, de sa mansuétude et de sa tendre charité envers les pauvres.

Nous avons rapidement analysé cette belle et sainte vie, en nous servant de l'ouvrage de Mgr Fliche, que nous recommandons vivement à nos lectrices; elles y trouveront des détails précieux et d'excellentes réflexions que nous n'avons pu même indiquer.

La critique ne perdant pas ses droits, peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur de n'avoir écrit que d'après les manuscrits des religieuses Visitationnaires, qui sont naturellement sur le ton d'un panégyrique continu. Quelques recherches historiques, puisées aux bonnes sources, auraient donné plus de valeur à ces éloges, que la piété et la vertu de Marie-Félice ont du reste mérités de tous ses contemporains, et le triomphe complet que cette belle âme a obtenu sur elle-même eût été plus édifiant si nous avions assisté à ses combats. *La perfection*, disait saint François de Sales, *n'est pas une robe qu'on se passe sur la tête*; c'est le début, l'essai, le progrès de cette œuvre difficile qu'il faudrait nous faire voir; or, dans la vie des saints et des personnes pieuses, on nous montre trop souvent la robe toute faite et on ne voit jamais les tâtonnements de l'ouvrière (1).

M. B.

## LA SAINTE BIBLE

RÉCIT ET COMMENTAIRE, PAR L'ABBÉ SALMON

Le Livre par excellence, la *Bible*, occupait autrefois la place d'honneur dans la bibliothèque de famille; tous ne la lisaient pas intégralement, puisque l'Eglise, dans sa sagesse, défend de

(1) Chez Oudin, libraire, rue Bonaparte, 68, Paris, 2 beaux volumes, avec portraits. — Prix : 10 francs.

placer indistinctement entre toutes les mains les traductions en langue vulgaire du texte sacré; mais tous en connaissaient et la divine morale et les touchants récits; souvent, on apprenait à lire aux enfants dans l'histoire de Joseph ou de Ruth, et, avant que l'enfant ne sût épeler, les images, dont les grandes bibles étaient ornées, parlaient déjà à ses yeux. Cette pieuse habitude n'existe plus : on ne voit plus l'*Ancien* et le *Nouveau-Testament* que dans les maisons à la fois pieuses et savantes, et l'éducation de famille a certainement beaucoup perdu à cet enseignement domestique qui servait d'introduction à l'histoire profane et à la science de la Religion.

La maison Didot, à qui les lettres sacrées et les lettres profanes sont tant redevables, vient d'éditer une très-belle Bible, ornée de belles gravures et imprimée avec un soin extrême : ce n'est pas le texte lui-même, mais c'est la partie historique, très fidèlement traitée de la Bible, des deux Testaments, le récit enrichi d'un commentaire, qui tantôt développe le côté moral, tantôt démontre la concordance du livre sacré avec toutes les découvertes de la science moderne. Les gravures, au nombre de 240, sont très-belles, très-artistiques; un sentiment religieux les anime; elles éclairent, elles vivifient le texte qu'elles accompagnent si heureusement.

Toutes les familles chrétiennes devraient posséder ce beau livre, lait des enfants, vin des vieillards, comme on le dit de la science sacrée elle-même; il est bon, il est beau, il est intéressant, et je ne crains pas d'ajouter que la modicité de son prix le met à la portée de toutes les bourses (1).

(1) Chez Didot, rue Jacob, 46, Paris. Magnifique volume broché, prix, 20 fr., relié chagrin plein, prix, 30 fr. — (Ne paraîtra que pour le mois de janvier 1875).

## LA LECTURE UTILE

(SUITE ET FIN.)

VI

Après cette première division qui contient les livres relatifs à l'homme lui-même, concret ou abstrait, extérieur ou intérieur, offert par la réalité ou pénétré par la science morale, nous plaçons dans une deuxième catégorie les ouvrages destinés à nous faire connaître les faits autres que nos actions et nos pensées, dans la mesure où ces faits sont susceptibles de ce que j'appellerai un intérêt humain.

Il faut distinguer, en effet, dans la narration d'un voyage, l'étude d'un peuple, la description d'un phénomène quelconque, entre l'analyse scientifique des faits, analyse destinée à devenir partie intégrante d'un ordre spécial de connaissances, et cette vue générale prise en quelque sorte du dehors et qui intéresse, suivant l'occurrence, nos instincts de poète, nos goûts d'artiste, notre curiosité d'homme du monde, nos tendances de moraliste.

Cette nouvelle catégorie de lectures me paraît



comporter la même division que la précédente.

Ces faits extérieurs à l'homme peuvent, comme notre nature elle-même, être considérés à un point de vue abstrait.

Ce que j'appellerai le point de vue concret, lorsqu'il s'agit de la connaissance des choses et, on plus de l'âme, c'est leur description, leur récit, leur représentation en quelque sorte apparente et visible.

L'auteur, sans risquer de théories, sans aborder la haute sphère des causes, se contente d'être exact dans ses informations, et pittoresque dans ses peintures. Il rapporte ce qu'il a vu, et il le décrit avec plus ou moins de bonheur, suivant qu'il en a été plus ou moins vivement frappé. Il ne cherche pas à établir entre les objets ni un ordre logique ni une comparaison de leur importance réciproque. Il se contente de reproduire ce qu'il a, en effet, éprouvé. S'il arrive que les hasards des circonstances ou les dispositions de son caractère aient grossi outre mesure quelque mince détail, jusqu'à lui donner des proportions tout à fait exagérées, il ne daigne pas s'en inquiéter. Il lui paraît tout naturel que la réalité prenne la couleur et les dimensions de son récit.

Ce genre de littérature ne compte plus, comme le roman ou le théâtre, sur l'invention ou l'arrangement avoué des faits qu'on rapporte. Il est bien entendu qu'en Histoire, on les empruntera aux témoignages, aux documents, aux sources; que pour décrire une contrée, on l'aura soi-même parcourue et qu'on n'avancera rien si ce n'est sur les renseignements les plus exacts. Toutefois, il faut bien le reconnaître, ce genre d'ouvrages ne laisse pas de donner carrière aux préférences de l'écrivain comme à l'imagination du lecteur.

Comme il est absolument impossible de tout raconter, de tout dire, de tout peindre, comme il est impossible de donner l'inventaire exact de tous les objets qu'on voit et de toutes les paroles qu'on entend, il en résulte que chaque auteur ne voit, n'entend, ne distingue, parmi les innombrables détails de la réalité, qu'un très-petit nombre de faits, et ceux-là seulement qui pour lui font saillie. Il nous impose ainsi son point de vue propre, et ce que nous apercevons, en fin de compte, ce n'est plus le monde réel, mais seulement ce qu'il en a distingué et reproduit.

Ces réflexions expliquent aisément pourquoi nous ne nous attachons point aux ouvrages de cette catégorie, en raison de l'importance, de l'authenticité, de la portée des informations qu'ils nous livrent. Nous ne nous intéressons que fort médiocrement à la vérité que nous pouvons apprendre et à l'expérience que nous pouvons acquérir. Nous demeurons assez indifférents à la valeur intrinsèque de l'œuvre et au mérite qu'elle peut avoir de nous instruire. Ce qui nous touche avant tout le reste, c'est la physionomie personnelle de l'écrivain, l'originalité qu'il a pu donner

à son récit, cette nuance d'humour et d'individualité propre.

On le voit : tous ces voyages, récits, souvenirs, itinéraires, mémoires, etc., ont tous ce caractère commun, qu'au lieu de chercher et de reproduire partout ce qu'il y a d'essentiel, ils sont faits pour relater, avant tout, le détail, l'incident, la particularité. Dès qu'il s'agit de tirer de ces faits des lois générales et des vues d'ensemble, c'est un travail tout nouveau à entreprendre. Il faut alors passer outre, laisser là l'observation superficielle et pittoresque, et pénétrer par delà les descriptions faites pour parler aux sens, jusqu'aux vérités générales, seules capables de répondre aux inquiétudes de notre esprit.

## VII

On peut chercher, comme nous venons de le voir, dans le spectacle des événements du dehors, l'attrait de l'inconnu, le charme de la nouveauté et jusqu'au piquant de la bizarrerie; mais un esprit un peu ferme et un peu profond a l'habitude de se montrer plus exigeant.

Ces faits du monde social, quelles qu'en soient la nature et les vicissitudes, ne sont pas seulement des collections sans lien, assemblage temporaire et fortuit de phénomènes tout à la fois sans causes et sans effets. A mesure que le temps déroule les civilisations, il accuse de plus en plus la raison de leur durée et dégage la loi de leur progrès.

De même donc que, dans la sphère des études qui se rapportent à l'homme, il y a par delà l'enveloppe extérieure de nos actions, la pensée intime qui les médite et la résolution intérieure qui les arrête, il y a pareillement, dans l'étude des faits sociaux et extérieurs, deux degrés et comme deux échelons successifs de la connaissance.

C'est le progrès et c'est en même temps l'honneur de notre esprit, de chercher à connaître le fond des choses.

Ce fond des choses, lorsqu'il s'agit de l'histoire des peuples et de la connaissance des civilisations, ce sont les principes cachés sur lesquels reposent l'équilibre social, les vérités morales et religieuses auxquelles tour à tour la tradition demande la stabilité, et l'esprit d'initiative le progrès.

Les grands auteurs qui ont abordé cet ordre d'idées, ne sont pas restés étrangers aux faits particuliers sans lesquels les plus belles théories s'évanouissent en hypothèses. Ils se sont bien gardés de spéculer à vide et de substituer la généralisation à l'expérience. Le véritable but qu'ils ont poursuivi, n'est pas de nous transmettre les informations dont ils auraient pu faire usage. Ces informations n'ont été pour eux que des instruments, et comme l'échafaudage qui, après avoir soulevé le peintre jusqu'au plus haut



sommet de la voûte afin qu'il y achevât sa fresque, doit disparaître ensuite de l'édifice, sans qu'on ait jamais à l'y revoir.

Alors les faits de l'Histoire, de la Géographie, de la Littérature, de l'Art, ne sont plus le dernier terme où s'arrête notre pensée : ce qui reste dans notre esprit, ce sont les institutions des peuples, c'est l'esprit des civilisations, ce sont les grandes lois qui président aux révolutions pacifiques de l'Art et de la Littérature.

Ce serait mentir à la réalité et se faire volontairement illusion, que de méconnaître le peu de goût du public pour cette étude abstraite et supérieure des faits littéraires, moraux et politiques.

C'est à grand-peine si un petit nombre d'ouvrages parviennent à s'imposer à titre de chefs-d'œuvre, de telle sorte qu'on les lit plutôt par la honte de les ignorer, que par le désir de les connaître.

On en est venu à se figurer qu'il faut absolument être du métier pour trouver quelque intérêt à ces enseignements. Comme on n'a pas l'habitude de réfléchir assez pour se poser des problèmes, on ne saurait éprouver ni la jouissance de les entendre traiter, ni le besoin de les voir résoudre.

Peut-être les auteurs eux-mêmes ne sont-ils pas, sur ce point, à l'abri de tout reproche ?

Ils n'auront pour lecteurs, comme l'expérience le prouve, qu'un petit nombre d'hommes choisis et délicats, préparés par des études antérieures à tout comprendre et à tout saisir à demi-mot, désireux avant tout de n'être pas retenus au delà de ce qui est absolument nécessaire, ne consentant à prendre d'un raisonnement que la substance, et d'une inspiration que la fleur.

Il en résulte de plus en plus, que les écrivains

tout à fait sérieux et élevés, perdent de vue le grand nombre, rétrécissent le cercle de l'auditoire qu'ils ont en vue et s'en tiennent décidément à l'élite. Ils ne font plus aucun effort et ne témoignent plus aucune complaisance pour quiconque n'atteint pas ce niveau exceptionnel.

Le manque de méthode que nous avons signalé s'explique chez un grand nombre d'hommes qui ne laissent pas de lire de temps en temps, avec la bonne intention de s'instruire; mais cette multitude d'idées isolées, curieuses, inutiles, qu'aucun lien ne rattache entre elles et que leur possesseur n'a jamais pensé à systématiser dans une vue d'ensemble, toutes ces pensées, tous ces jugements épars, au lieu de fortifier notre intelligence et de l'armer contre l'erreur, au lieu de l'établir d'une façon solide dans quelque théorie raisonnable ou dans quelque doctrine certaine, ne font malheureusement qu'augmenter l'indécision naturelle de ces faibles esprits, et ajouter de nouveaux prétextes à leurs irrésolutions et à leurs doutes.

C'est un des grands malheurs de notre temps, que la plupart des hommes se partagent entre une curiosité trop prompte à satisfaire pour ne pas ressembler à de l'indifférence, trop insouciant de conclure pour ne pas arriver au doute, et une hardiesse de théorie, qui atteste tout à la fois la fragilité de leur expérience et leur impuissance à en user.

Le seul moyen de combattre les idées fausses qui vont en se répandant de plus en plus dans chaque ordre de connaissances, n'est pas tant de multiplier les informations et les renseignements, que de persuader aux hommes de changer leur curiosité en travail et de se donner, pour réfléchir sur les faits, la même peine que pour les apprendre.

ANTONIN RONDELET.

## AT HOME

Nos lectrices nous permettront-elles de mettre sous leurs yeux une lettre que nous avons reçue et la réponse qui y fut faite ? Le cas de madame Odile est peut-être celui de plus d'une d'entre elles, qui sait... ?

Paris, le 25 juin 1877.

« Ma chère Madame :  
» Maman vous a donc confié, à vous, sa vieille

amie, que je ne suis pas tout à fait contente, quoique j'aie un excellent mari, un joli petit enfant (remarquez que je ne dis pas un *bébé*, nom tout au plus bon pour un petit chien), que nous jouissons d'une agréable aisance et que j'ai tâché d'arranger mon intérieur avec le plus de goût possible ? Cet intérieur, ce charmant appartement du plus charmant quartier de Paris, je trouve que mon mari n'y habite pas assez :



voyez ! il sort le matin pour ses affaires, il rentre, nous déjeunons vite, il joue un peu avec notre Albert ; il ressort de nouveau, en voilà jusqu'au dîner : je l'attends avec impatience, nous dinons (et j'ai soin que le dîner soit bon ; on assure que les messieurs ne détestent pas un gentil menu), il fume un cigare au balcon, il rejoue avec Albert, à moitié endormi, un amour, quand ses longs cils s'abaissent sur ses yeux brillants ! puis la phrase inévitable :

« — Mon enfant, je sors !

« — Et où vas-tu ?

« — Mais au club. lire les journaux. . . Va voir ta mère, toi, je viendrai te reprendre chez elle.

« Je fais la moue. . . quelquefois je prie. . . peine perdue ! il prend son chapeau, m'embrasse rapidement, et sort. Nous en avons jusqu'à onze heures du soir, lorsque je passe la soirée chez maman, jusqu'à minuit lorsque je reste chez moi. N'est-ce pas affligeant ? et cette désertion quotidienne n'est-elle pas faite pour fâcher et affliger une petite femme comme moi ? Aussi je hais ce club qui chaque soir me prend mon mari, je hais ces affreux journaux, ces journaux sérieux et ennuyeux, ces journaux gais où mon mari lit de vilaines histoires qu'il me débite le lendemain et où ne me font jamais rire ; je hais presque les amis qu'il y rencontre et qui sont, ou des maris déserteurs comme lui, ou des célibataires qui n'ont rien de bon à lui apprendre. . . On dit qu'on joue au club, autre danger. . . la fortune de notre Albert pourrait y passer. . .

« Que faire ? comment le retenir chez lui ? J'ai eu l'idée d'inviter ses amis à dîner ; eh bien, après le café, ils s'en allaient tous ensemble, et je n'avais gagné à cela que l'ennui et la fatigue d'une réception. On m'avait dit que les hommes aimaient le luxe intérieur : je m'en suis entourée ; notre logement est original, distingué, et le fumoir de mon mari est un chef-d'œuvre. Vous ne l'avez pas vu ? C'est tout à fait une salle de l'Alhambra. Il préfère le fumoir du club, et il préfère la conversation de ses amis à la mienne. . . Je ne sais pas parler politique, il est vrai ; je m'intéresse peu aux élections ; les Russes et les Turcs me sont parfaitement indifférents ; mais enfin, nos intérêts et nos affections ne sont-ils pas en commun, et ne devrait-il pas trouver plaisir à côté de moi ? Je le lui ai dit un jour, il m'a répondu :

« — De quoi te parlerais-je ? et j'ai trouvé son accent si dur que j'en ai pleuré.

« Répondez-moi, et si vous possédez une bonne recette pour faire rester les maris chez eux, de grâce, envoyez-la moi.

« ODILE. »

RÉPONSE.

« Chère Odile,

« Il est difficile d'appliquer une seule et unique recette à un mal aussi général que l'absentéisme des maris, et qui a, d'ailleurs, des causes diverses.

Les mœurs étrangères, impatrimonisées chez nous, y ont multiplié pour les pauvres gens, les cabarets ; pour une classe plus élevée, les cafés ; pour les gentlemen, les cercles, les clubs, ces somptueuses demeures où l'on vit en toute liberté, où l'on fume, où l'on boit, où l'on joue sans rencontrer de contradiction. C'est là un grand mal assurément, et qui a sapé à la base les anciennes et à jamais regrettables mœurs françaises. Chaque mari a, par devers sa conscience, une petite raison parcutilière pour fuir sa maison ; celui-ci mettra en avant l'humeur peu aimable de sa femme (les femmes ne savent pas de combien de folies et de désordres leur humeur, leurs bouderies, leurs impatiences ont été le prétexte), un autre trouvera que les enfants sont gâtés et insupportables, et il ira oublier dans le *Kief* du cercle

Les embarras charmants de la paternité.

Un troisième alléguera le désordre et le décousu de sa compagne : rien ne se fait à l'heure, le dîner n'est jamais prêt, la maîtresse de la maison est toujours en courses et en visites. Un quatrième dira tout simplement :

« — Je m'ennuie chez moi, ma femme n'a jamais une parole raisonnable à me dire.

« Eh bien ! ma chère Odile, je compatis au malheur de ce brave homme ; je le vois réel et fréquent. Les femmes ont le tort de se désintéresser de ce qui occupe et préoccupe leur mari : les corps vivent côte à côte, mais les esprits voyagent dans des mondes différents. Voilà un homme qui aime la littérature et qui voudrait parler quelquefois, le soir, de ce qu'il a lu dans la journée : il lirait volontiers une lettre de Doudan, un feuilleton de Paul Saint-Victor, ou de Pont martin, ou un discours du P. Monsabré. Le philosophe, l'helléniste, le critique, le dominicain endormiront également la jeune femme, qui ne lit que son journal de modes. Que voulez-vous ? Il prend son chapeau et va au cercle. Un autre est dans une grande administration, il porte le poids d'une lourde responsabilité, il voudrait causer, décharger son cœur, se plaindre peut-être. . . Sa femme ne le comprend pas ; le langage technique dont il se sert est de l'hébreu pour elle, elle dit en hochant la tête : *Oui, mon ami ! c'est bien fâcheux, mon ami !* Il s'en aperçoit et se sauve au cercle. Un troisième aime les arts, mais sa femme tournerait le dos à la Madone de Saint-Sixte pour regarder dans le miroir si son chapeau lui va bien. Que voulez-vous ? Il s'en va, il passe ses journées au Louvre ou à l'Union artistique, là où il peut raisonner à son aise de la ligne et de la couleur.

« Dites-moi, Odile, parlez franchement : entrez-vous dans les idées de votre mari ? essayez-vous d'être pour lui un ami en même temps qu'une compagne ? N'avez-vous jamais témoigné de l'ennui ou de l'indifférence lorsqu'il vous parlait de ses affaires, des contrariétés que lui donnaient



par exemple les entrepreneurs de travaux publics ? n'avez-vous pas baillé lorsqu'il énumérait les difficultés qu'il rencontrait et pour ce pont qu'il a construit, et pour cette route qu'il a tracée ? — Qu'est-ce que cela me fait ? vous dites-vous à vous-même... Il s'en est aperçu, que cela ne vous faisait rien, et il est allé chercher ailleurs des confidents et des distractions.

« Ma pauvre petite, prenez garde ! rien n'est plus dangereux que l'isolement du mari et de la femme, allant chacun de son côté, la femme à ses petits plaisirs et à ses petites besognes ; le mari, à ses travaux et à ses dangereux délassements.

« Il faut le répéter : les ménages les plus unis sont ceux où la femme ne s'est pas désintéressée des labeurs et des soucis de son mari ; ou, s'il est ambassadeur, elle se préoccupe de ses négociations ; laboureur, de ses semailles. Madame de Maintenon, qui fut une épouse modèle, ne s'occupait que de son royal mari et de ses chagrins : « Je l'ai vue quelquefois, dit mademoiselle d'Au- » male, chagrine, inquiète, malade, prendre l'air » le plus riant et le ton le plus satisfait, distraire » le roi par mille inventions, l'entretenir seule » quatre heures de suite, sans répétition et sans » médisances... » Aussi avait-elle obtenu son entière confiance, et les profondes amertumes de la fin de ce règne triomphant furent toutes versées dans ce cœur fidèle.

La sympathie qu'on appelle lien des âmes, est

plus nécessaire au mariage, que dans toute autre relation, elle est indispensable, elle doit se faire sentir à toute heure, dans les circonstances les plus graves et dans les plus minimes. Montrez-lui, chère Odile, montrez à votre mari que rien de ce qui le touche ne vous laisse indifférente. Qu'il trouve en vous la ménagère attentive qui veille à son bien-être, qui conserve par l'économie ce qu'il a acquis par le travail, et en même temps une amie, une confidente qui l'écoute toujours avec tendresse, et qui sache comprendre ses vœux, ses chagrins, qui sache même s'intéresser à ses goûts particuliers, qui sache aimer les médailles s'il est numismate, et les chiens s'il est chasseur. Est-ce donc si difficile ? Essayez de mon système : un soir que vous verrez votre mari de belle humeur au lieu de lui parler de vous, parlez-lui donc de lui (vous savez que c'est le grand secret de l'amabilité), interrogez-le pour vous instruire, sur ses travaux, demandez s'il est content, sortez de vous-même, entrez dans les idées et les pensées de cet autrui qui vous est si cher. Si vous ne réussissez pas, ne jetez pas le manche après la cognée, recommencez une autre fois, en choisissant bien le moment, et il me semble qu'avec un peu de tact et beaucoup de tendresse, vous finirez par triompher du Cerele qui est, en effet, l'ennemi du bonheur domestique.

Je vous livre ma recette, et je vous embrasse de tout mon cœur.

M. B.

## HISTOIRE D'UN PAQUET D'ENVELOPPES

### I

#### L'ENFANT PALE

Il y a des esprits chercheurs, des esprits incrédules, des esprits curieux ; ce n'est pas à ceux-là que je m'adresse dans cet opuscule ; c'est aux esprits confiants qui croient simplement ce qu'on leur dit, sans demander le pourquoi et le comment de ce qui leur paraît improbable ou impossible.

Donc, je ne suis ni un monsieur, ni une dame, ni une demoiselle ; rien qu'une enveloppe, mais une enveloppe douée par la nature de trois facultés prodigieuses : voir, entendre et lire. M'appuyant sur ces trois facultés infuses, j'en ai acquis une quatrième tout aussi surprenante, celle de raconter tant bien que mal mes impressions, d'écrire

mes mémoires : c'est ce que je vais essayer de faire. Je sais que certaines personnes s'étonneront de ma hardiesse et mettront en doute ma véracité ! Vous, esprit sincère et bienveillant, vous me croirez.

Nous étions au nombre de vingt-cinq, toutes portant le même nom, toutes unies par une entière conformité de physionomie, de goûts et d'aptitude. Notre patrie était une vaste et célèbre manufacture située... quand j'indiquerais bien exactement, comme font les géographes, le degré de latitude Nord ou Sud, plus le degré de longitude, on ne m'en saurait aucun gré. Je ne précise donc point. On nous fit venir toutes ensemble à Paris, rendez-vous universel, nous destinant à figurer dans le grand monde. Nous primes place, en arrivant au foyer des lumières, dans un des cartons d'un riche



papetier de la rue du Bac. Notre mine était fraîche et coquette, nous portions sur nos robes satinées, d'une blancheur de lis, une ceinture blanche aussi, et constellée d'or; une seule ceinture pour toute la famille, tel est l'usage dans le milieu dont nous faisons partie.

Installées dans la rue du Bac, la grande artère du faubourg Saint-Germain, nous attendions que le sort décidât de notre existence. En quelles mains allions-nous tomber? C'était une grave question. D'ailleurs, la distinction qui nous est propre et le haut prix que l'on attachait à nos personnes nous préservaient heureusement de tout contact vulgaire. Nous étions, si j'ose ainsi parler, des enveloppes patriciennes: ceci dit sans vaine gloire, car cet heureux hasard était dû à un concours de circonstances auxquelles notre action demeurerait étrangère.

Un jour, par un temps pluvieux et détestable, une jeune dame d'un aspect doux et calme entra vers les quatre heures chez le papetier de la rue du Bac qui nous avait donné l'hospitalité. Je dois le dire, ce monsieur nous traitait avec toute la délicatesse imaginable, ne nous prodiguant pas au dehors, nous épargnant ces longues et pénibles séances que tant d'autres font dans une sorte de vestibule vitré, appelé montre, où l'on est tout le jour exposé aux regards et à la critique d'une population formée d'éléments hétérogènes. Nous sortions rarement de notre chambre, et l'on redoutait pour nous le soleil, la poussière, enfin tout ce qui flétrit la beauté.

Toutefois, nous ne nous faisons pas illusion: ce commerçant de bon ton et de bon goût, qui nous traitait avec égards, ne cherchait au fond qu'une occasion de se débarrasser de nous; seulement, il y mettait une grâce dont nous lui étions reconnaissantes. Jamais il ne nous fit comparaître devant ces individus sans goût, qu'on dirait issus du Paysan du Danube, et qui n'apprécient ni la finesse de la surface, ni la séduction de la forme. Non, il attendait une conjoncture favorable et n'exposait point inutilement notre dignité.

La jeune femme qui, ce jour-là, entra dans le magasin, sans bruit, mais avec une modeste assurance, demanda précisément un *paquet* d'enveloppes... c'est par ce nom un peu vulgaire que l'on nous désigne quand nous vivons en famille. Elle portait un costume d'une simplicité ample et distinguée: le gris perle se mariait au noir et au blanc; de fines dentelles noires se jouaient avec des violettes de Parme sur une espèce de petite toque, destinée, paraît-il, à couvrir sa tête, et qui ne la couvrait pas. Elle avait de petits pieds, les mains étroites, les doigts longs, les attaches fines; un visage où se peignait la bonté, une bonté de grande dame qui a trop d'esprit pour être fière.

On la fit asseoir et l'on mit à la servir beaucoup d'empressement. Un commis présenta avec poli-

tesse différents paquets d'enveloppes, longues, carrées, de toutes formes et de toutes grandeurs. La marquise les regarda sans plaisir et les toucha du bout des doigts, d'un air indifférent, bien que le commis, tout en frisant sa moustache, affirmât d'un ton bien sérieux que ces enveloppes étaient remarquablement jolies et bien faites. Peine perdue! La dame ne se laissait pas prendre aux habiles discours; ce que voyant le maître de céans, il ouvrit la porte de notre chambre, nous tendit la main et nous fit descendre à l'étage inférieur en disant d'un ton courtois, mais positif:

« Voici, madame, ce qui se fait de mieux. »

Alors nous parûmes toutes ensemble, et l'œil intelligent de la belle marquise s'arrêta sur nous, pendant que ses doigts délicats, sortis pour un instant de leur joli étui de peau de chevreau, touchaient le tissu satiné de nos robes. Elle nous aima à première vue, car elle nous adopta pour sa propriété avant même de savoir quelle pouvait être notre valeur commerciale. Nous lui sûmes gré de nous avoir épargné ce détail prosaïque, et un commis nous ayant recouvertes, sans beaucoup d'attention hélas! d'un manteau gris, nous entrâmes de fort bonne humeur dans le petit manchon de la marquise. En passant devant la caisse, elle déposa une pièce valant cinq francs; on lui rendit de la monnaie et l'on partit, elle toute contente, et nous enchantées.

Nous n'avions pas fait cent pas, en remontant la rue du Bac, que l'omnibus de Vaugirard se croisa avec celui de Courcelles, tandis qu'un lourd tombereau de pierres occupait le côté droit de la rue, et qu'un coupé embarrassait le côté gauche. Ajoutez une voiture de maître sortant d'un hôtel et une dizaine de personnes se trouvant nez à nez sur le même trottoir, et vous comprendrez, sans le secours de Boileau, comment la marquise, légèrement troublée, fit un tout petit saut qui, imprimant à son parapluie un choc inattendu, ébranla le manchon et nous-mêmes. Nous passâmes, en une seconde, de la plus aimable quiétude à la prévision d'une catastrophe imminente.

Il y eut là effectivement quelque chose de fatal, comme une sorte de prédestination au malheur. Le charretier jura de son mieux, les omnibus s'arrêtèrent tout court, le cheval du coupé se cabra et le parapluie incivil d'un monsieur fort poli accrocha la dentelle du prétendu chapeau de la marquise. Celle-ci, porta instinctivement la main à la tête, et cette main étant précisément celle qui tenait le manchon, nous fûmes lancées dans le vide.

Notre manteau gris, ayant été mal fermé, s'entr'ouvrit, nous livrant aux horreurs des hasards!

Contrairement à tant de héros dont l'Histoire nous apprend qu'ils mordirent la poussière, nous



ne trouvâmes sur le trottoir que de la boue. Notre élégante ceinture s'était rompue pour comble de malheur, et la marquise, essayant de nous rattraper au vol, avec une remarquable présence d'esprit, ne put sauver que quelques-unes de mes sœurs et moi.

De la main si joliment gantée de ma protectrice, je vis une scène indescriptible de terreur et de désolation. Le vent avait dispersé tous les membres de ma famille ! Les robes blanches de mes sœurs étaient tachées à jamais d'une eau noirâtre, leurs fronts attristés sous une humiliation sans exemple. Quelques-unes de ces douces compagnes de ma vie, furent broyées sous les larges roues du tombereau ! il ne resta d'elles, que des lambeaux souillés. Les autres, éperdues, gisaient au bord du ruisseau ou sous les pieds des chevaux frémissants !

Trois d'entre elles avaient eu le bonheur de rencontrer dans leur chute des obstacles qui en avaient retardé la célérité. Une toute petite main maigre et nue, les saisit avec adresse ; c'était la main d'un enfant pauvre et pâle, qui sortait de l'école voisine. Elle remit avec de grandes précautions les trois enveloppes satinées, et d'un air modeste et timide, elle dit en les présentant à la marquise :

« Voilà, madame. »

La belle dame, qui ne savait que devenir entre tant d'embarras divers, prit le parti d'entrer sous une porte-cochère pour laisser à chacun le temps de jurer et de se débattre à son aise ; et nous mettant sans beaucoup de cérémonie dans sa poche, elle oublia la scène populaire qui n'avait rien de joli, pour ne plus voir que le pâle et sérieux visage de l'enfant.

Une expression singulière se lisait en effet dans le regard triste de la petite fille ; elle devait appartenir à quelque famille très-pauvre, mais non dégradée. On sentait des traditions de respect et de bonne éducation dans les mouvements, dans les poses. La marquise était bonne ; l'étrangeté de la situation ne l'empêcha point de regarder jusqu'au fond ce pauvre petit être que la Providence rapprochait d'elle, par un de ces hasards divins dont se détournent les âmes légères.

« Vous avez donc arrêté au passage trois de mes enveloppes ? dit-elle avec bonté.

— Oui, madame.

— Eh bien, gardez-les. Vous savez écrire ?

— Oui, madame ; mais elles sont trop belles, je n'oserais jamais m'en servir.

— Quel âge avez-vous, mon enfant ?

— J'ai neuf ans, madame.

— Comment vous nommez-vous ?

— Marie Dubreuil.

— Vous demeurez dans ce quartier ?

— Oui, madame, ici tout près, cette petite porte verte. »

En même temps, la jeune dame observait le costume de l'enfant. Comme celle-ci, pour pré-

server les belles enveloppes, avait relevé un coin de son tablier bleu, on voyait sa robe, parfaitement propre, et raccommodée si soigneusement que des morceaux de diverses nuances couvraient presque entièrement l'étoffe primitive. Elle portait un petit bonnet noir, garni de tulle, et ses gros souliers, bien usés, avaient été cirés le matin. C'était la pauvreté, mais non la hideuse misère, doublée du désordre plus hideux encore.

Comme tout finit en ce monde, même les embarras de la rue du Bac à quatre heures, la marquise aurait pu continuer son chemin ; cependant la petite fille pâle l'intéressait trop pour qu'elle ne désirât point savoir quelque chose de plus.

« Ma bonne petite, vous paraissiez souffrante ? Pourquoi êtes-vous si pâle ?

— Oh ! je suis toujours pâle, madame, et maman aussi, et papa tout de même.

— Marie, écoutez-moi ; quand le bon Dieu me fait rencontrer une petite fille sage et polie, ce n'est pas pour rien. Je veux que vous gardiez ces enveloppes et que vous m'écriviez trois fois.

— Oh ! madame, j'écris trop mal. La sœur me gronde toujours pour ça.

— Écrivez-moi comme vous pourrez, et dès demain, pour la première fois.

— C'est impossible, je ferais des pâtés.

— Cela m'importe peu. Demandez à la sœur s'il faut suivre mon conseil, vous verrez ce qu'elle vous répondra. Je veux que vous me disiez demain pourquoi vous êtes tous si pâles ; ce n'est pas par curiosité, ma petite Marie, entendez-vous ? c'est par amitié. »

L'enfant leva sur la belle dame ses grands yeux calmes, et le plus pur sourire vint éclairer son visage souffrant. Elle accepta avec un étonnement visible une carte sur laquelle étaient écrits le nom et l'adresse de la marquise, puis on se sépara. L'enfant rentra dans sa maison par la petite porte verte, et nous, fort humblement blotties dans la poche de la marquise, nous primes sur la droite la rue de Varennes, et nous nous dirigeâmes silencieusement vers notre hôtel.

Dès l'arrivée, nous sentîmes autour de nous cette aisance qui rend la vie facile. Du fond de notre poche, nous admirâmes à loisir la vaste cour de cette antique et splendide demeure ; le péristyle à colonnes, large et grandiose ; l'escalier de pierre à la rampe sévère, au tapis moelleux ; la vestale voilée soutenant de son bras de bronze une torche ; tout cela respirait la gravité de nos pères et le confort moderne. Peut-être la marquise, habituée à ce bien-être, ne le remarquait-elle pas ; toutefois, je l'entendis soupirer et il me sembla que ce soupir pouvait se traduire ainsi : — Comme elle est pâle ! Et combien sans doute elle et ses parents se trouveraient heureux s'ils étaient à ma place !

On nous fit entrer, toujours en poche, dans une belle antichambre, saine et éclairée ; nous traversâmes la salle à manger, un grand salon, chef-



d'œuvre de goût, une chambre à coucher tendue de soie couleur havane et bleu de ciel, et nous fûmes introduites dans le plus délicieux boudoir.

Là, tout était joli, élégant, choisi. La Chine et le Japon avaient fait la moitié des frais, la grâce parisienne l'autre moitié. Un bureau, digne du temps des fées, occupait l'embrasement d'une fenêtre. Sur ce bureau, un buvard, pour le moment fermé, portait écrit en lettres d'or, d'une finesse de bon ton, ce nom sympathique : « *Espérance*. » C'était évidemment le joli nom de notre gracieuse maîtresse.

On aime à savoir le nom intime de ceux avec qui l'on doit vivre; c'est un signe de connaissance, c'est un privilège qui n'appartient pas à la foule.

Nous quittâmes sans regret la position précaire et subalterne que nous avions faite les circonstances, et nous fûmes placées bien doucement, par la plus jolie main du monde, sur le bureau. Un doux regard tomba sur nous, mêlé je crois à un souvenir fugitif donné aux victimes mes sœurs. Tout cela se passait à la muette, personne ne soupçonnant nos talents naturels. C'est à ces talents, ignorés de tous, que j'ai dû l'étude approfondie d'une âme.

Dans la partie de l'hôtel que nous occupions, s'étendaient de vastes appartements, destinés six ans plus tôt, à la marquise lorsqu'elle avait accepté le nom d'un jeune et beau cavalier, homme loyal, qui l'eût rendue heureuse, mais qui hélas! n'avait fait que passer. Quelques mois écoulés et le vide s'était fait à ce foyer nouveau.

Cependant le malheur de madame de L. n'était pas sans consolation. Son père, respectable vieillard, habitait le rez-de-chaussée de l'hôtel; et une petite fille de cinq ans occupait l'hôtel tout entier, car elle tenait de la nature une rapidité de mouvements qui lui donnait le secret d'être à peu près partout à la fois.

Comment ai-je pu savoir tout cela? Voilà la question que peut-être on s'adresse. Je l'ai su par les conversations qu'il m'a été donné d'entendre et par la finesse d'observation qui m'est propre. Ceci dit une fois pour toutes.

La marquise, après avoir déposé dans un coin du boudoir sa petite toque fantaisiste, nous prit entre ses doigts délicats, nous compta, nous regarda avec complaisance, et nous fit entrer poliment dans un délicieux petit tiroir du bureau, son meuble favori. Ce bureau était un composé charmant de bois de rose, de velours bleu, d'ornementations fines et capricieuses; un bureau de petite-maîtresse! Du tiroir qui nous fut assigné un parfum s'échappait, un parfum qu'avaient apporté bien sûr les brises de l'Orient, et qui nous pénétra si vivement que, même aujourd'hui, après deux lustres d'existence, nous en sommes encore imprégnées.

Il n'est pas de petit chez soi. Le nôtre offrait ailleurs tout le confortable possible. Nous nous

y installâmes avec un plaisir extrême. On s'y trouvait avec des gens de la meilleure compagnie; c'étaient, pour parler sans métaphore, des enveloppes de formes diverses, contenant des lettres intimes reçues par la marquise à différentes époques; autant de souvenirs précieux pour elle. On nous faisait réellement honneur en nous plaçant en si bon lieu. Aussi ce tiroir, rendez-vous distingué de pensées empreintes soit de sagesse soit de grâce, nous fut-il un séjour agréable. C'est de là que se déroulaient devant nous, et sous le voile aimable du mystère, plusieurs scènes de la vie incomplète et trop vague de la jeune veuve.

Espérance était une excellente femme; son cœur était droit, mais l'imagination la dominait au point de se rendre absolument maîtresse du logis, ce qui ne doit jamais arriver, puisqu'elle est folle. En certains cas, on aurait pu croire qu'elles étaient folles toutes deux.

Il y a folie et folie, tout comme fagot et fagot; l'imagination de la marquise ne se permettait au dehors nulle extravagance. C'était une imagination de grande dame, grave d'allures, sobre de paroles, sage en apparence; mais, dans le tête-à-tête, quand elle se trouvait dans le joli boudoir seule avec Espérance, il n'y avait sorte d'absurdités qu'elle ne lui contât; et l'adresse qu'elle y mettait donnait tellement le change à la raisonnable marquise, que je la voyais pâlir, rougir, soupirer, pleurer, se croire par instants la plus malheureuse des femmes, tout cela pour avoir passé simplement une heure à rêver, c'est-à-dire à causer avec la pauvre folle, qui d'ailleurs, n'étant pas méchante, ne lui inspirait aucune frayeur et lui plaisait même plus que toute autre société.

Le père de la jeune femme était un loyal gentilhomme, un ancien militaire, gai par nature, et porté à voir la sphère terrestre avec d'excellentes lunettes. Il aimait beaucoup sa fille, mais à sa manière, c'est-à-dire gaiement. Il s'efforçait de jeter dans sa vie des compensations et lui conseillait de jouir avec reconnaissance de ce que Dieu lui laissait : Une famille, une enfant, l'amitié, la santé, la fortune.

Il y avait un point sur lequel le colonel ne pouvait s'entendre avec sa fille. Il avait bravé en Afrique le fer et le feu, ce qui ne l'empêchait pas de mourir de peur, quand il se trouvait, pour cinq minutes, en face de cette pauvre folle que la marquise avait choisie de préférence pour compagnie de sa solitude. Dans ces occasions, pour sauver les apparences, il ne chantait point comme les poltrons vulgaires, il parlait fort, se levait, faisait de grands gestes, roulait de gros yeux; tout cela ne servait qu'à irriter l'insensée. Espérance prenait parti pour elle, et finissait par pleurer en disant et répétant que son père ne la comprenait pas. C'était effectivement l'homme le plus positif qui se trouvât sur la rive gauche de la Seine.



Donc, par suite de son excessive condescendance pour l'imagination, Espérance s'était laissée envahir par le vague, par une sensibilité nerveuse et presque malade exagérant tout sentiment, la portant à la rêverie et à une continuelle occupation d'elle-même et de ses propres peines.

Bien que son père eût depuis longtemps déclaré la guerre au joli boudoir havane et bleu de ciel, la marquise ne se plaisait véritablement que dans cette retraite élégante et parfumée, où, loin de toute distraction, de tout devoir social ou domestique, elle retrouvait l'ombre fantasque qui l'attendait là à toute heure, et la plaignait si haut de ses malheurs, de ses ennuis et même de ses moindres contrariétés.

Souvent la petite Alice entraînait, sa poupée dans les bras, ou bien suivie de son chien favori; elle s'approchait du bureau et venait s'asseoir sur les genoux de sa mère, mais peu à peu j'entendais une voix, toujours bonne et gracieuse, dire :

« En voila assez, ma chérie; va, tu es bien gentille, mais je suis très-occupée, j'ai besoin d'être seule, va là-bas.

— Toujours seule! disait tristement l'enfant; vous ne vous ennuyez donc pas?

— Non, jamais... va! va!

Elle s'en allait, comme on le lui avait dit, loin de cette jeune mère qui s'occupait si peu de sa petite Alice et tant de sa personnalité. On l'aimait bien, pourtant; mais on semblait lui préférer toujours le boudoir, le silence, le bureau. En réalité, ce qu'on lui préférait sans le vouloir, sans le savoir, c'était la folle du logis.

Un matin, il y avait peu de jours que nous avions emmenagé, un matin, un domestique apporta, sur un plat d'argent, une lettre sous enveloppe... O bonheur! cette enveloppe était une de nos sœurs bien-aimées! Une des trois qu'avait sauvées l'enfant pâle. Elle était comme moi, comme nous toutes, satinée, blanche et fort jolie; mais les brises de l'Orient ne l'avaient point revêtue d'un parfum exquis. Cette seule nuance lui donnait un petit air de simplicité bourgeoise qui contrastait avec notre présente condition.

Sur cette enveloppe aucun timbre. Elle n'avait passé par aucune de ces mains toujours pressées qui, dans certains lieux, appelés bureaux de poste, s'emparent ordinairement de nos petites personnes, nous poussent, nous entassent, et nous portent même des coups si violents, que les cicatrices nous en restent au front jusqu'à la mort!

Celle-ci, préservée de tout contact fâcheux, présentait aux yeux une écriture peu formée et

qui pourtant devait être le résultat d'une forte application. Du reste, la main novice qui avait tenu la plume ne paraissait avoir aucune idée de la ligne horizontale. La marquise sourit en regardant son nom tracé à grand peine, et se souvint de la pauvre petite à qui elle avait dit dans un mouvement de compassion :

« Vous m'écrirez trois fois. »

Je dois à la vérité d'ajouter qu'elle avait à peu près oublié la scène de la rue du Bac, l'omnibus, le coupé, et même la fin tragique de mes très-chères sœurs. L'imagination parlait tant et si haut dans le boudoir bleu, qu'on oubliait souvent la réalité. Et pourtant la réalité cette fois, c'était une pauvre petite enfant du bon Dieu, qui n'était pas heureuse sur la terre et qu'on pouvait consoler.

Il y a pour nous un moment toujours pénible; c'est celui où le secret qui nous a été confié est près de nous échapper; où nous allons, messagères silencieuses, laisser tomber la pensée d'un être quelconque sous le regard d'un autre.

Les caractères de l'alphabet, tracés dans un certain ordre, au moyen d'une liqueur noire sur une feuille de papier blanc, voilà ce qui suffit à un homme pour envoyer joie ou douleur, haine ou amour au delà des océans. Et c'est en nous qu'il cache cette feuille, miroir de son âme! Certes, il y a bien de quoi concevoir un noble orgueil!

C'est à cause de l'importance et de la noblesse de notre mission que, justement pénétrées de notre valeur, nous ne livrons jamais nos secrets sans qu'il y ait eu brisement, déchirure. Nous craignons par dessus tout, l'œil de l'étranger, du mercenaire ou du traître; et c'est après avoir résisté jusqu'à l'immolation, que nous nous laissons arracher, de force, cette parole écrite passant d'un cœur dans un autre cœur. Un peu de gomme qui, de l'Arabie, vient toucher nos lèvres et les ferme à l'indiscrétion, même involontaire, c'est tout le secret de notre résistance.

La jeune veuve avait des mouvements si doux que notre sœur ne parut pas souffrir entre ses doigts. Sans empressement, sans brusquerie, elle avisa un délicieux couteau d'ivoire et s'y prit si courtoisement que la fine enveloppe ouvrit passage à une feuille de papier, dont l'origine toute plébéienne contrastait avec les traits et la physionomie de ma sœur.—J'ai dit que nous sommes patriciennes.

M<sup>me</sup> DE STOLZ.

(La suite au prochain numéro.)



## LE BONHEUR AU LOGIS

Février 18...

Il est tard. Toutes les agitations ont cessé, tout bruit s'est tu dans la maison. Mes oreilles ne sont plus fatiguées par ces coups de marteau incessants, ces allées et venues, ces ordres qu'on me demandait continuellement. Ma pendule marque près de minuit; mon feu s'éteint, et parmi les cendres refroidies, à peine une étincelle scintille çà et là, comme pour mettre un peu de vie dans mon foyer. Ma main tremble; j'ai presque peur de songer à ce demain, qui est si près, si près!... Je ne puis encore y croire! Et cependant, c'est bien demain. Ma robe de satin blanc est là, sur un fauteuil, étalant sous le rayon de la lampe ses reflets brillants et ses plis moelleux; ma guirlande d'oranger sort à demi de son carton moiré, et mon beau voile de dentelle est préparé aussi. — Demain. — Presque aujourd'hui! — Mais pourquoi aurais-je peur? et pourquoi ressenti-je cette sensation de froid? — Il est bien triste de n'avoir plus de mère!... Pauvre maman, quand vous m'avez quittée si tôt, — à peine étais-je née! — songiez-vous, alors que vous pleuriez en m'embrassant, que moi aussi, je vous pleurerai un jour! Combien vous m'eussiez soutenue, encouragée, m'écoulant avec une patiente sympathie! Papa est bien bon; mais qui remplace une mère? Chère maman, vous m'auriez dit, — bien franchement — si Lawrence m'aime beaucoup, — autant que vous fûtes aimée... Mais pourquoi cette idée? Sans doute, il m'aime. Je me suis peut-être créé des chimères sur cette vie à deux et cette intime affection qui unit deux âmes pour les bons et les mauvais jours. Pauvre enfant sans mère, j'ai toujours été sevrée de ces épanchements, de cette tendresse que je rêve maintenant de retrouver plus vive chez celui qui doit guider et protéger ma vie. — Oui, il m'aime. Pourquoi, autrement, eût-il demandé ma main? Papa est riche, mais lui a un caractère élevé. M'aurait-il épousée pauvre? Ah! je ne sais, il a des habitudes élégantes... mais oui, il m'aime! Et pourtant cette idée me tourmente. Quelquefois il était distrait... Mais c'est que je n'ai jamais osé lui parler de mes rêves, de cette vie à la fois austère et charmante où se développeront, je le sens, tous les germes de tendresse qui remplissent mon cœur.

Lui aussi est réservé. Je ne suis pas jolie. Mais n'y a-t-il que les jolies femmes qui possèdent le don de plaire? D'ailleurs je ne suis pas laide non plus. On loue ma taille, mes yeux, mes cheveux. Pourquoi mon nez est-il un peu long, ma bouche grande et ma figure maigre?... Allons! maintenant je vais me trouver horrible! Eh bien non! je ne le suis pas, et demain je suis sûre que ma toilette m'ira bien. A quelles idées me laissai-je entraîner! Voici minuit; mon cœur bat en entendant tinter ma chère petite pendule de jeune fille, qui a sonné mes heures de joie, — d'ennui et d'isolement parfois. Oh! je l'emporterai dans notre maison. Elle marquera tant d'heures heureuses, n'est-ce pas Lawrence?... Si vous n'éprouvez pas, dès maintenant, pour moi la tendresse dévouée que je ressens pour vous... eh bien! cela viendra vite. Mon Dieu! que je fasse son bonheur! que je sois bonne, que je vive heureuse et parfaite sous vos yeux!

La pluie fouette mes vitres. Je serais fâchée qu'il plût pour la cérémonie.

Le lendemain.

Nous sommes mariés. Je quitte à l'instant ma blanche toilette, nous partons et j'inscris en hâte ce jour d'émotion et de bonheur. Comme j'étais tremblante: Lawrence m'a dit que j'étais très-jolie. Je n'y tenais que pour lui. Je pouvais à peine dire *oui*, ma voix était pleine de larmes. Lui était plus calme... Mon père m'appelle pour me dire adieu... Avec quelle joie je le reverrai au retour! l'Italie, l'Allemagne, la France, ce beau voyage, fait jadis, dans ma première jeunesse, et recommencé avec Lawrence... son esprit charmant dirigeant toutes mes impressions... Oh! je suis trop heureuse! Seigneur, bénissez-nous!

Juin 18...

Voici un mois que nous sommes de retour. Il est onze heures. Lawrence est à son club. Moi, je suis un peu fatiguée de toutes ces fêtes qu'on nous prodigue depuis notre arrivée. Au milieu de ce bruit, où est l'intimité, cette tranquille intimité que j'avais rêvée? J'avais dit à Lawrence combien j'ai soif de vivre pour nous seuls, de jouir de notre *home*, de cette maison



si coquette, si fraîche, si riante; mais il a souri — oh! cela m'a un peu blessée, — et il m'a répondu que j'avais des idées romanesques, mais que pour arriver au Parlement, il doit ménager ses relations, voir du monde, et faire *comme les autres*. Quoi! parce que nous sommes riches et que Lawrence est ambitieux, il faut se résigner à vivre de la vie du dehors, à n'avoir point de foyer! Je ne connaîtrai jamais ces chers devoirs que je brûlais de remplir? Quand je rêvais d'être une femme chrétienne, dévouée à mon mari, de passer notre vie dans de sérieuses occupations et une douce confiance, il me faut sortir — toujours sortir — excepté quand je remplis ma maison du bruit d'une fête! Et cependant, Lawrence le désire. Je me dévoue encore à lui, je remplis mon devoir... mais qu'il me fatigue, ce devoir sans joies!

— Oh! nos beaux jours d'Italie, où êtes-vous? Je le vois bien, j'ai rêvé, j'avais fait un songe... il était bien doux! Les premiers jours... oui, j'ai encore gardé quelques illusions... Certes, mon mari est bon, bien bon. Il m'entoure d'égards, il s'inquiète de mon bien-être, de ma santé. Mais il ne paraît pas penser qu'il puisse y avoir entre nous un lien plus saint, plus intime, plus de confiance et de tendresse. Il semble que le but de notre union soit de combiner nos efforts pour arriver plus vite à une situation élevée. Il a conscience de son intelligence et brûle de parvenir.

O chimères des jeunes filles! ô rêves de bonheur! Que nous sommes folles, et que je m'aplaudis maintenant de n'avoir pas ouvert à Lawrence un cœur naïf qu'il n'aurait pas compris!

Il faut accepter cette vie. Nous causons politique en déjeunant... la politique tient une grande place dans sa vie. Nous faisons des visites, chacun de notre côté; je reçois, vêtue des toilettes les plus somptueuses. Le soir il va à son club, ou nous sortons ensemble. Alors, dans la foule, j'aperçois par-dessus tous les autres son beau front qui semble voilé d'ennui et de dédain. Son regard rencontre rarement le mien.

Je m'ennuie; oh! je m'ennuie! et je pleure... Quelle absurdité! Allons, raisonnons un peu. Lawrence est le mieux des hommes de notre cercle, il m'aime raisonnablement, mais dans un certain monde, il paraît qu'on ignore ce que c'est que le foyer domestique. Avais-je donc lu des romans? Je ne m'en souviens pas. Mais chaque jeune fille ne fait-elle pas le sien? Et le dénouement vient, qui met la raison dans des cœurs de vingt ans.

Non, non, ce n'est pas un roman. La vie que je rêvais était l'idéal du devoir aussi bien que du bonheur. Nous autres, rivées à la *fashion*, sommes-nous donc destinées à ne jamais voir se confondre ces deux mots-là? devoir et bonheur?

Une heure sonne à ma pendule; — pas ma

pendule de jeune fille; Lawrence s'est moqué de ce petit meuble antique, qu'il a proscrit sans pitié. On dirait un glas solitaire. — J'entends un bruit de papiers dans la chambre de mon mari. Il est rentré et il travaille. A trente ans, songer ainsi aux honneurs, c'est être bien ambitieux. Enfin, je serai un jour fière de lui, et peut-être l'ambition viendra-t-elle aussi me consoler de mes espoirs trompés.

Juin 18...

Je viens de lire un livre religieux qui m'a réconfortée, car depuis quelque temps, je me sentais comme lasse de la vie. Maintenant, je suis pleine de saintes résolutions. Je veux, quoique je ne sois pas tout à fait aussi heureuse que je l'avais espéré, mettre tous mes soins à rendre la vie de mon mari douce et tranquille. Puisque ses goûts diffèrent des miens, eh bien! je m'y conformerai, et je tâcherai de jouir des bonheurs qui sont à ma portée sans regretter ceux qui me sont refusés.

Quel est donc cet auteur français qui a écrit que le véritable amour est comme les fantômes; tout le monde en parle, et personne n'en a vu! Il connaissait bien le monde.

Hier, Lawrence m'a apporté une bague délicieuse. Il m'aime à sa manière, mais je n'ai pas su lui faire comprendre le charme du chez-soi. Hélas!...

J'ai éprouvé une singulière émotion. Papa dinait avec nous. Je ne sais à quel propos, il a parlé de ma pauvre mère, et il nous a raconté combien ils ont été heureux pendant leur unique année de mariage; toujours chez eux, lisant ensemble, causant; maman cherchant toujours à s'instruire, et le consultant avec une grâce touchante; tous deux faisant du bien, unis toujours et en tout, dans le bonheur se préparant à l'adversité, qu'ils pensaient soutenir à deux et que mon cher père a dû essuyer tout seul. Oui, voilà la véritable vie. Peut-être n'est-ce plus de notre temps. Il disait encore comment ma pauvre maman restait toujours auprès de lui, même quand il fumait son affreuse pipe, qui la faisait tousser, et comment un jour, elle avait paru à un grand bal, les cheveux ornés de liserons sauvages qu'il avait détachés pour elle du haut d'un rocher, pendant une de leurs promenades. Mon cœur était attendri; je regardai Lawrence. Il avait l'air un peu ennuyé qui lui est habituel, et un léger sourire d'ironie se jouait sur ses lèvres.

« On ne vit plus ainsi, dis-je en m'efforçant de prendre un ton léger. Votre existence, si tôt brisée, ajoutai-je, a été une véritable idylle, cher papa.

— C'était le bonheur! a-t-il répondu d'une voix émue, tandis que ses joues se coloraient un peu. C'était le bonheur dans le devoir; nous n'étions qu'un cœur et qu'une âme; son amour



me rendait meilleur, car c'était une sainte, un ange trop pur pour ce monde. Nous espérons nous soutenir mutuellement dans les épreuves, nous réjouir l'un par l'autre, aller ensemble vers Dieu. Celui qui me l'avait donnée me l'a ôtée; que son nom soit béni. Mais si mon cœur ne s'est pas brisé, c'est qu'elle m'a obtenu de là-haut la force de vivre pour vous, ma chère Jane. »

Il se leva, m'embrassa, serra la main de Lawrence, et nous quitta sans dire une parole de plus.

Je restai quelque temps ensevelie dans mes pensées, les yeux fixés sur les arbres du jardin, et mes larmes coulant presque malgré moi.

Tout à coup je tressaillis en entendant la voix de Lawrence.

« Ne m'attendez pas ce soir, Jane, il y a une grande réception chez lord Ev... et j'y dois rencontrer plusieurs membres influents de l'opposition. Vous feriez bien de vous rendre de votre côté chez mistress B... vous savez combien son mari peut m'être utile. »

J'essuyai silencieusement mes larmes, et, le cœur encore plein de souvenirs mélancoliques et d'aspirations déguées, je fis une brillante toilette pour aller, sous la protection de ma cousine Agar, — mon chaperon quand Lawrence n'est pas là — causer et sourire dans une maison étrangère.

Juillet 18...

Un cher et doux espoir anime mon cœur d'une nouvelle vie. S'il plaît à Dieu, je serai mère. Je tressaille à cette pensée; il me semble que l'existence recommencerait à me sourire si j'avais là, dans mes heures de solitude, un petit berceau blanc! — Comment sera-t-il, ce cher ange? Ressemblera-t-il à Lawrence? aura-t-il son front et ses yeux sérieux? Mon Dieu! me donnerez-vous vraiment cette joie?...

Et, faut-il le dire, une goutte d'amertume se trouve au fond de mon âme. Je n'ose dire à Lawrence mon doux espoir. S'il n'aimait pas les enfants? Je ne puis me le figurer jouant avec une frêle créature et caressant un baby encore insensible. Me laissera-t-il m'en occuper? Je ne peux pas me résigner à la pensée de voir mon enfant exilé sans cesse dans la *nursery*; et pourtant, Lawrence ne comprend pas qu'on place à table la grande chaise d'un cher petit casseur d'assiettes... Non, je lui ai entendu dire un jour que la première enfance était insupportable. Et moi, dans mon cœur, je faisais une apologie enthousiaste du baby tout petit, tout blanc, tout rose, avec ses sourires un peu incertains, où l'on épie l'intelligence, avec les caresses de ses mains potelées, avec ses premiers bégaiements, si frais et si doux. Mais il ne m'aurait pas comprise, il verrait dans un fils l'héritier de son nom, il en serait peut-être fier dans l'avenir; mais le baby, — le baby tout petit, — l'enfant de mes peines

et de mes souffrances, — non, il n'en jouirait pas comme moi. Oh! pourquoi, cher petit bienaimé, ta première bienvenue dans mon cœur est-elle accompagnée de larmes!...

Juillet 18...

Ce soir, j'ai ressenti une profonde impression. Nous étions chez mistress Percival; le bal était splendide, la musique entraînante; moi, j'étais très-parée, — mon mari le désire. Lui se trouvait au milieu d'un groupe d'hommes au front chauve, où sa belle jeunesse semblait presque fourvoyée, mais l'ambition rapproche les âges... Tout à coup, je le vis devenir distrait, un nuage d'émotion passa sur son visage. On venait de commencer une valse peu bruyante, douce, mélancolique, qui contrastait avec le choix des autres danses jouées jusque-là. Comme il se rapprochait de moi, je l'appelai :

« Lawrence, n'êtes-vous pas bien? Vous semblez pâle. »

— J'ai été ému par cette valse. La remarquez-vous? Ma mère la jouait, et elle a évoqué en moi des souvenirs à la fois doux et cruels. »

Je me levai, et je pris son bras. Évitant le flot des danseurs, nous nous dirigeâmes vers une galerie peu éclairée, tapissée de lierre et presque déserte en ce moment :

« Lawrence, murmurai-je tout bas, je voudrais bien avoir connu votre mère! »

— Ma mère! dit-il avec une explosion de tendresse, c'était le bon génie de ma vie! Je me sens rajeunir quand je parle d'elle. Si elle avait vécu il me semble que j'eusse été meilleur... et plus heureux, j'eusse vieilli moins vite.

— Vous trouvez-vous donc vieux?

— Je suis jeune par l'ardeur avec laquelle je poursuis mon but, répondit-il d'une voix basse et amère; mais je suis plus vieux que... que votre père, par exemple! »

Il y avait comme un regret dans ces paroles. J'aurais voulu lui dire : « O Lawrence, si vous pouviez m'aimer! si vous vouliez, je serais votre second bon génie! » Mais je n'osai; car je comprenais qu'en cédant ainsi à un besoin d'épanchement, il soulageait son cœur, sans ressentir envers moi plus de confiance ou d'affection. Je lui dis seulement :

« Est-ce que je ne vous rends pas aussi heureux que vous l'aviez rêvé? »

Il m'entraîna vers les salons, et dit froidement :

« Je n'ai jamais rêvé. Vous me rendez parfaitement heureux, ma chère, vous ne sauriez avoir de doutes à ce sujet. Mais oubliez cette absurde émotion... »

— Absurde! oh! Lawrence... »

Nous étions revenus à ma place. Il étouffa un bâillement derrière son gant glacé, — me sourit, et prit le bras de Sir Robert N... qui venait de l'interpeller au sujet du dernier discours du ministre.



Je me suis surprise désirant mourir ! Si après ma mort, il comprenait ce que j'aurais pu être pour lui, s'il se disait qu'il aurait dû m'associer à tous ses rêves, que j'aurais su lui faire goûter cette sainte poésie du foyer qu'il ignore ou qu'il dédaigne !... S'il apprenait alors à connaître l'amour et le dévouement qui remplissent mon cœur, et qui aurait pu, s'il l'eût voulu, adoucir pour lui les angles de la vie, le fortifier dans ses déboires, lui rendre cette bienheureuse jeunesse du cœur à laquelle il ne croit plus !... Si je pouvais penser qu'un jour, au milieu d'une fête, une valse, — une fleur, — un vague souvenir lui rappelant sa femme morte, amènerait comme hier une ombre sur son front, — peut-être une larme dans ses yeux... oh ! cela m'adoucirait la mort !... Mais je suis folle et coupable. Seigneur pardonnez-moi ! Oui, j'accepte la vie, telle que vous me l'imposez ; je serai, malgré lui, son ange gardien, et je tracerai mon sillon, sans joies, mais avec courage ; vous cherchant, mon Dieu, dans le bruit des fêtes où son désir m'entraîne, quoique j'eusse espéré vous trouver à notre foyer, dans l'accomplissement de ces devoirs domestiques que je brûlais de remplir !

Juillet 18...

J'ai voulu, aujourd'hui, m'intéresser à un plan que développait mon mari sur une grande réforme ouvrière, qui absorbe en ce moment tous les hommes politiques. Mon père écoutait attentivement, moi, j'étais fière de l'intelligence lumineuse de Lawrence. Il s'exprimait d'une manière concise qui n'excluait pas l'éloquence. La générosité de ses sentiments, l'élévation de ses pensées, la netteté de ses vues, tout me rendait orgueilleuse d'être sa femme. Son œil brillait, et je crois

que, dans l'ardeur de ses aspirations fraternelles pour une classe souffrante, il oubliait l'ambition qui lui tient au cœur. Je ne pus m'empêcher d'approuver chaleureusement un discours que j'avais écouté distraitement d'abord, puis avec un intérêt passionné. Il s'arrêta court, et me dit, d'un ton demi-railler, demi-étonné : — Quoi les femmes peuvent-elles comprendre toutes ces choses ?

Mon père se mit à rire, et j'essayai de l'imiter. Rire !... Et cependant j'étais si humiliée.

« — Pourquoi pas, Lawrence ? dis-je doucement. Tout ce qui touche à une question d'humanité ne doit-il pas trouver un écho dans nos cœurs aussi bien que dans les vôtres ? Nous croyez-vous dénuées de sensibilité ou bien d'intelligence ?

— Les femmes *sentent*, mais ne *comprennent* pas, répliqua-t-il en souriant. De telles discussions ne peuvent vous intéresser, ma chère, à chacun son rôle. »

Ainsi, dans sa pensée, je suis incapable ou indigne de le comprendre ?

Lawrence, Lawrence ! — quand je consacrais à l'étude mes loisirs de jeune fille, — quand je lisais des œuvres sérieuses, dans le but de fortifier ma pensée et de développer mon intelligence, je me disais tout bas : Si je me marie jamais, je pourrai causer avec mon mari ; je pourrai être sa compagne, par l'esprit comme par le cœur ; il m'élèvera à son niveau, tout sera commun entre nous.

O mes pauvres rêves !... L'amour est comme les fantômes...

M. MARYAN.

(La fin au prochain Numéro.)

## ABNÉGATION

Savoir qu'on est aimé des personnes qu'on aime,  
Vivre sous le ciel pur de leur douce amitié,  
Voir fleurir en leur cœur tout ce que le cœur sème,  
S'abriter, si l'on souffre, au sein de leur pitié.

Être sûr qu'en ce monde où tout est oublié,  
Leur tendresse pour nous sera toujours la même,  
Pour bien des cœurs aimants c'est le bonheur suprême,  
Mais de l'amour chrétien, ce n'est que la moitié.

Il faut d'autres plaisirs aux âmes généreuses,  
Et ce partage égal ne les rend pas heureuses.  
A leur ambition il faut un autre espoir.

Leur rêve est d'accomplir les plus grands sacrifices,  
De l'oubli de soi-même elles font leurs délices :  
Elles veulent donner bien plus que recevoir.

A.



## REVUE MUSICALE

### UNE PETITE HISTOIRE D'UNE GRANDE VÉRITÉ

Le célèbre violoniste Brunelli, après avoir étonné et charmé pendant vingt ans l'Italie, l'Allemagne et la France, remplissait dignement les derniers jours de sa carrière, en initiant aux secrets de son art, quelques disciples privilégiés. Il avait soin, pour assurer à son école un renom égal à celui qu'avait eu son talent, de n'admettre à ses leçons que des organisations d'élite; c'était, disait-il, le moyen de se survivre et de perpétuer sa gloire.

Au nombre de ses adeptes, figuraient deux jeunes gens, pour des raisons de convenance nous désignerons sous les prénoms de Maxime et de Raymond, et qui sont devenus de grands artistes. Ils occupaient la première place dans l'opinion et dans le cœur de Brunelli, quoique leur talent comme leur caractère se distinguassent par des qualités bien différentes.

Raymond qui avait vingt-deux ans, était d'une taille avantageuse et bien prise, sa démarche et son geste avaient de la grâce et de l'aisance. Le regard de ses grands yeux bleus était expressif et plein de douceur; on avait déjà sympathisé avec les qualités de son cœur, lorsque le charme de son talent venait achever la séduction.

C'était le contraire pour Maxime. Petit, d'une taille épaisse, l'œil cave, et lançant parfois comme des regards de feu, le premier sentiment qu'inspirait son aspect était celui de la répulsion, mais la puissance magique de son archet faisait bien vite évanouir cette impression défavorable. Maxime était un de ces êtres auxquels la nature semble s'être plu à donner une destination douteuse. Il y avait en lui les germes de toutes les vertus comme de tous les vices. Son caractère était ardent, opiniâtre, absolu; n'ayant d'autre appréciation du bien ou du mal que son impression du moment, que sa passion satisfaite ou contrariée; mais il possédait un grand cœur et l'avait prouvé en beaucoup de circonstances. En dépit du proverbe disant: qui se ressemble s'assemble, ces deux jeunes virtuoses s'étaient liés d'une étroite amitié; leur talent, quoiqu'il se développât sous l'influence des leçons du même maître, n'en conservait pas moins le cachet de

leur individualité. Tendres ou joyeuses, légères ou touchantes, toujours harmonieuses étaient les inspirations de Raymond. La singularité, l'imprévu, la fougue caractérisaient celles de Maxime. Dans cette opposition même était le secret d'une amitié dont chacun s'étonnait. Souvent ils mariaient, dans un même morceau, leur manière de sentir et les qualités de leur jeu; de cette union, la force avec la grâce, la majesté avec la douceur, la passion avec la tendresse, naissaient toujours des effets admirables et saisissants.

Un jour, les deux élèves déjà dignes de porter le nom de maîtres, étudiaient ensemble un morceau encore inédit, suave et dernière composition de leur illustre professeur. C'était une fantaisie pathétique dans laquelle Brunelli s'était inspiré d'une des plus touchantes mélodies de Rossini: la romance du Saule. Sous la pression vivifiante de l'archet, les violons de Raymond et de Maxime, instruments dociles auxquels ils semblaient communiquer leur âme, tantôt mélaient comme des gémissements lointains aux notes vagues d'une rêverie mélancolique, et tantôt chantaient en pleurant, les phrases les plus émouvantes. C'était à remuer toutes les fibres du cœur le plus blasé. Tout à coup, entraînés, transportés, enivrés par leurs propres accents, ils se levèrent d'un même mouvement et tombèrent dans les bras l'un de l'autre; ils s'étreignirent longtemps, avec des larmes dans les yeux, et ne se séparèrent qu'après s'être juré une amitié impérissable.

Brunelli qui était un vieux garçon, vivait avec une nièce orpheline qu'il avait adoptée. Quand on lui demandait pourquoi il ne s'était pas marié, il avait coutume de répondre gaîment que l'homme ne lui semblait pas être un animal capable de servir deux maîtres à la fois, et qu'ayant opté pour le joug de l'art, il avait cru devoir se soustraire prudemment à celui de la femme.

Appelé au chevet de son frère agonisant, Brunelli, après lui avoir fermé les yeux, avait serré tendrement Valérie dans ses bras en s'écriant: « La mort en frappant ton père, ne t'a pas tout enlevé: Sois ma fille! » Il prit si fort à cœur son nouveau rôle que, privé volontairement des féli-



cités de la famille, il n'en goûtait pas moins dans toute leur plénitude les douceurs de la paternité.

Valérie était jolie sans être belle, intelligente et cependant naïve, habituée au monde et excellente ménagère; c'était à dix-sept ans une charmante et douce enfant.

Il était presque impossible que deux jeunes artistes, vivant continuellement sous le toit du maître violoniste, ne se sentissent pas le cœur ému en présence de cette aimable fille. Elle était en quelque sorte l'âme de la maison; instruite dans l'art musical, par son père d'abord et par son oncle ensuite, elle était devenue une excellente pianiste. Il y avait chaque soir, chez Brunelli, des réunions où les duos, les trios et la musique d'ensemble était chose délicieuse à entendre; ces longues soirées devenaient dangereuses pour les deux amis. Raymond, toujours tendre et rêveur, semblait faire plus d'impression sur le cœur de Valérie que Maxime, ardent et passionné; le vieux professeur ne devinait rien.

Les deux amis ne se témoignaient plus la même confiance, chacun gardait en lui le secret de son cœur. La jeune fille elle-même semblait inquiète et préoccupée. Un soir, à la fin d'un ravissant duo, exécuté par Raymond et Valérie, Maxime crut entendre quelques mots échangés entre elle et lui; furieux et désespéré, il sortit, gagna sa chambre, et là, se plaçant devant sa glace, il se regarda longtemps avec des yeux désespérés.

« Je suis laid, petit, sans grâce; Raymond est beau, aimable, plein d'élégance, se dit-il, Dieu a fait de lui un heureux de la terre; Dieu a fait de moi un fou, un misérable, un déshérité. Adieu à l'espoir, adieu à cette vie nouvelle que je puisais dans le regard d'une enfant ! »

Le lendemain, il déclara à Brunelli qu'il était forcé de faire un petit voyage pour les intérêts de sa famille et il partit, du moins aux yeux de tous; mais il loua une chambrette en face de la maison du professeur, se fit apporter ses repas par une concierge discrète, et s'enferma dans cette prison volontaire. De sa fenêtre, caché par d'épais rideaux auxquels il n'avait laissé qu'une mince ouverture, il pouvait voir ce qui se passait dans l'appartement de Brunelli.

Il crût constater les progrès de son rival dans le cœur de Valérie.

Un soir il brisa son violon, et en fit brûler un à un tous les morceaux; il renonçait à l'art, il renonçait à l'amour, il renonçait à la vie; mais avant de mourir, se disait-il, d'un ton farouche, je me vengerai! cette pensée se développait et grandit de jour en jour dans son cerveau malade; il se sentait pris, contre Raymond, d'une haine furieuse. Il se rendit chez un armurier et acheta deux pistolets, puis il alla, sans réfléchir, sans hésiter, chez Raymond. Tout en marchant, il se disait :

« Et s'il ne répond pas à ma provocation ? s'il

refuse le combat ? eh bien, je lui casserai la tête avec la crosse de cette arme ! »

Et il serrait avec violence un des pistolets qu'il tenait sur sa poitrine.

Raymond occupait, au quatrième étage, une seule chambre, dans une maison touchant à celle de Brunelli; pour arriver à cette pièce, il fallait traverser un long couloir. Maxime y avait à peine posé le pied qu'il entendit Raymond se livrant, comme il avait l'habitude de le faire, aux fantaisies de l'improvisation.

Après une introduction d'un style sévère et large, commença une mélodie d'une douceur ineffable: le chant d'Abel lorsqu'il offrit à Dieu, en sacrifice, les prémices de son troupeau. Maxime ne pouvait faire un pas, il était comme cloué au sol par le charme de cette musique. A ce chant délicieux succéda, sur les cordes graves de l'instrument et dans un mouvement précipité, une série d'arpèges rudes et menaçants: la voix de Cain exhalant les fureurs de sa sombre jalousie; puis alternèrent pendant quelque temps, la suavité et l'apreté de ces deux motifs interprétant la lutte fatale des fils du premier homme. Voici du moins les images évoquées dans l'imagination de Maxime par l'archet de Raymond.

Tout à coup, soit par un caprice d'artiste, soit par une pensée venue d'en haut, Raymond fit entendre cette élégie céleste, cette prière de l'âme que Rossini fait pleurer à Desdemona dans la romance du Saule. Maxime en fut remué jusqu'aux plus délicates fibres de son cœur; quel touchant souvenir, quelle délicieuse image du passé ! et comme il reparut, brillant d'une nouvelle splendeur, ce jour où les deux jeunes gens s'étaient embrassés, jurant de vivre et de mourir en frères !

Appuyé au mur, n'osant respirer, Maxime écoutait et se rappelait; et cet homme dont une horrible pensée avait déchiré le cœur, sentait ses funestes inspirations s'évanouir, une à une, sous la victorieuse influence d'une émotion musicale. Alors les sanglots s'échappèrent de sa poitrine, les larmes inondèrent ses yeux, et il s'enfuit éperdu.

Quelques jours après, il partit pour l'Allemagne où il acquit une grande réputation. La nièce de Brunelli fut atteinte, vers cette époque d'une maladie de poitrine qui l'emporta; Brunelli ne put supporter cette douleur, il mourut deux mois après le décès de Valérie. Raymond fut au désespoir; mais il puisa du courage dans sa jeunesse et dans son talent; lorsque beaucoup plus tard, il retrouva Maxime, tous deux étaient devenus des maîtres dans l'art qu'ils professaient.

★ ★

Pendant que les oreilles et les doigts se reposent des innombrables séances musicales de l'hiver, la plume des compositeurs, s'inspirant des beautés de la nature et profitant du calme de la



vie champêtre, se remet au travail avec une ardeur nouvelle et prépare la moisson hivernale de 1878. Les moins paresseux arriveront les premiers.

Nous avons cherché parmi les nouveautés musicales, celles qui nous paraîtraient devoir convenir le mieux à nos lectrices, et nous avons mis la main sur un *Traité d'Harmonie*, avec lequel nous nous empressons de leur faire faire connaissance, avant toute autre chose; l'utile devant primer l'agréable, même en musique.

Ce recueil, peu volumineux, quoique très-complet, a été écrit, avec le plus grand soin, par M. Georges Street, harmoniste distingué et compositeur de mérite.

Il est impossible de démontrer plus clairement et plus simplement une science ardue et compliquée.

Avec la méthode de M. Street, il suffira de quelques leçons, de temps en temps, pour arriver à la connaissance des notions principales de l'harmonie et de la composition.

MM. Flaxland-Durand, en éditeurs intelligents, ont publié cet ouvrage que nous recommandons autant aux professeurs qu'aux élèves. On sait que M. Durand est, en même temps qu'éditeur, un compositeur de talent, qui écrit pour l'harmonium de délicieuses pièces. N'est-ce pas une garantie pour le public que de savoir qu'un artiste de sa valeur préside au choix des œuvres éditées par cette maison?

M. Georges Street a fait paraître en même temps que son *Traité d'Harmonie* un album composé de sept morceaux de divers styles et de force moyenne. Le titre collectif : *Esquisses pour le piano*, indique un peu le genre, sans prétention, de ces pages. Nous citerons celles que nous préférons, quoique les autres ne soient pas sans mérite, au point de vue scientifique. Mais en musique, ce que nous voulons, d'abord, c'est la

mélodie, sans laquelle la plus haute science harmonique nous laisse froide. Que l'auteur nous pardonne cette légère critique à l'adresse de ses deux premières *Esquisses* : *Souvenir de Schumann* et *En plaisantant*, au-dessus desquelles nous placerons, sans transition : le n° 4, intitulé *Réverie*, parfaitement écrit; *Hésitation*, inspiration délicate, d'une forme rendue très-originale par l'inégalité de la mesure; *Pensée frivole*, belle harmonie et mélodie large; puis le n° 7, *Dois-je y croire*, morceau brillant et très-bien fait.

Il nous reste à parler de quelques mélodies et chansonnettes que nos lectrices ne connaissent sans doute pas. Rien n'est charmant à chanter, pour une jeune fille, comme cette composition de Heiter, intitulée : *Bénis, chante, aime Dieu*. La musique en est simple, facile à retenir, et la poésie touchante. *Ma tante Proverbe*, chansonnette de Pilati, plaira par sa bonhomie et son ton guilleret.

Toute cette musique se trouve aussi dans la maison Durand-Flaxland, 4, place de la Madeleine.

Nous allions oublier de mentionner encore une mélodie des plus gracieuses, ayant pour titre : *Oiseaux, fleurs et baisers*, par Pilati dont les paroles, pleines de fraîcheur et de sentiment, sont taillées sur le patron de celles du *Fil de la Vierge*, de Scudo. Quant à la musique, n'est-ce pas en faire l'éloge, en même temps que la critique, si nous ajoutons qu'elle rappelle absolument celle de l'éminent critique-compositeur dont nous venons de citer une des plus poétiques inspirations.

*Mes premiers vingt francs*, chansonnette de bon aloi, sera goûtée par les amateurs du genre. Elle est écrite pour contralto et composée par M. Pilati.

MARIE LASSAYEUR.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### POULET FARCI AUX OLIVES

250 grammes d'olives dont on a enlevé le noyau; on les mêle à une farce composée de jambon haché, du foie de poulet bien assaisonné d'un peu de mie de pain trempée dans du bouillon; on introduit cette farce dans le corps et le jabot de la volaille; on la dresse, on coud les ouvertures et l'on fait rôtir.

### CRÔUTE AUX PÊCHES

Prenez une brioche rassise, coupez-en des tranches que vous faites frire dans du beurre frais. Faites un léger sirop de sucre, dans lequel vous écrasez la pulpe d'une pêche; arrangez les crôutes en guirlande autour d'un plat, faites chauffer dans le sirop cinq ou six belles pêches coupées en deux, rangez-les au fond du plat, ajoutez un peu de vin de Malaga au sirop, et versez-le au-dessus des pêches. Vous pouvez ajouter quelques fruits confits.



## CORRESPONDANCE

## JEANNE A FLORENCE

Oui, ma Florence, j'aurai le courage de mon abstention et je ne me parerai d'aucun voyage imaginaire. Ce n'est pas que mon imagination n'ait pris plus d'une fois la clé des champs durant la belle saison; elle m'a transportée vers des plages lointaines, traversant à tire-d'aile les vallées ombreuses, les plaines immenses, les chaînes de pics rocheux, les vieilles cités et les jeunes bourgs; elle a entrevu de vastes horizons, mais elle seule a pu les parcourir et les yeux de mon corps sont demeurés fixés sur les murs de mon quartier, sur la foule qui bruit dans ma rue, sur les arbres à demi suffoqués du square voisin.

Eh! mon Dieu, oui! c'est ainsi. Je l'avoue stoïquement, dussé-je baisser dans l'estime de quelques-uns pour cette dérogation aux beaux usages; aussi bien n'ai-je plus grand chose à ménager maintenant; la considération dont je croyais jouir d'une manière stable, a subi une atteinte que je ne puis me dissimuler; mon concierge dont la fille a passé six semaines aux Sables avec l'épicière du coin, ne tire plus le cordon qu'avec négligence à une personne qui n'a point fait une seule brasse dans l'Océan; notre frotteur ne dissimule pas l'étonnement dédaigneux avec lequel il pénètre dans un appartement qui devrait être fermé; et l'auvergnat qui nous apporte de l'eau, disait à notre cuisinière: « C'est-y qu'ils sont malades, vos maîtres, pour n'avoir pas seulement fréquenté cette année le Puy-de-Dôme ou quelque autre petit puy de chez nous? »

Voilà des humiliations, ou je ne m'y connais pas! eh bien! j'y demeure insensible et je n'éprouve aucune honte de n'avoir pas « suivi le mouvement » et « fait comme tout le monde. »

Faire comme tout le monde! il semble que tout soit là aujourd'hui et qu'avec cette sottise phrase, bêtise en chœur par les moutons de Panurge, on puisse prévenir toute objection, on puisse repousser tout reproche et s'excuser de toute folie!

Faire comme tout le monde! voilà un bel

effort d'imagination, vraiment; sans compter qu'on peut aller loin, rien qu'en faisant comme tout le monde, car il y a des époques malheureuses où « tout le monde » semble frappé d'aveuglement, et plus ou moins saisi de l'esprit d'imprévoyance et de vertige...

C'est pour « faire comme tout le monde » que ma vieille blanchisseuse a déclassé son fils, et fait de sa fille une demoiselle; aujourd'hui ce fils la ruine tout en tramant contre la société quelque ténébreux complot; cette fille... ah! ne demande pas ce qu'elle est devenue! et la mère, abandonnée, a l'hôpital en perspective!

Pour « faire comme tout le monde », c'est-à-dire pour être bien vêtu, élégamment logé, pour fumer des cigares de premier choix, pour monter à cheval et pour se montrer assidu dans certains salons, M<sup>re</sup> oubliait que son père en mourant lui a laissé des dettes à payer, un nom à réhabiliter et de jeunes sœurs à élever!

Pour « faire comme tout le monde », ma voisine de droite qui a vingt mille francs de rentes, en dépense vingt-cinq; ma voisine de gauche qui est pauvre, veut paraître riche, et poursuit la solution de ce problème en mettant au pain sec, son mari et ses enfants, ce qui ne leur fait ni de bons estomacs, ni des mines joyeuses; et ma voisine d'en face plaide en séparation contre son mari qui a eu le mauvais goût de se fâcher en lui découvrant une dette de trente mille francs chez Worth. Pauvre petite femme! pouvait-elle faire autrement, quand sa cousine devait bien davantage? lui fallait-il « trainer la guenille » parcequ'elle est liée à un ladre? et, ne fût-ce que par dignité personnelle, ne faut-il pas « être propre? »

Pour « faire comme tout le monde » enfin, on subit les modes gênantes et malsaines, les usages ruineux et absurdes; on se met l'esprit à la torture, le corps au supplice, le coffre-fort à sec et la conscience... oh! la conscience « tout le monde » a bien autre chose à faire que de prendre garde à ses rêveries.

Et vraiment, toute conscience à part, tout prin-



cipes écartés, en admettant que l'imitation quand même n'entraîne ni à la ruine ni à la honte est-ce donc si flatteur que de calquer ainsi chacun de ses mouvements sur les mouvements d'autrui? n'y a-t-il pas une humilité par trop... humble à se façonner de la sorte, à l'image et à la ressemblance de la grosse foule? et dans ce siècle d'indépendance sauvage, n'est-ce pas le plus énorme des contre-sens que cette dépendance volontaire, ce culte de l'opinion publique par ses petits côtés, cet esclavage du « qu'en dira-t-on. »

Tu vas protester, ma Florence, et me dire que ce « qu'en dira-t-on... » Épargne-toi d'inutiles frais d'éloquence, tu prêcheras une convertie; le respect de l'opinion publique est un devoir et une vertu; mais pour qu'il s'impose comme devoir; pour qu'il demeure vertu, ne déplaçons pas les questions et laissons-les sur leur véritable terrain.

Se soumettre aux convenances établies, aux usages de la bonne compagnie, aux lois de l'étiquette et du bon sens, c'est une ligne de conduite que suivra toute femme chrétienne et bien élevée. Elle s'inquiètera de l'opinion publique, elle l'interrogera, elle s'inclinera devant elle toutes les fois que cette opinion, soi-disant publique, sera formulée par des juges autorisés, toutes les fois qu'elle s'appuiera sur les bases sacrées de la Religion et qu'elle choisira pour but l'accomplissement d'un devoir. Mais prendre pour l'opinion publique les vaines clameurs des désœuvrés, des vaniteux et des fous; consulter cette prétendue règle dans ses préjugés, dans ses erreurs et dans ses extravagances, vraiment ce serait se tromper d'une étrange sorte et nous n'en viendrons là ni l'une ni l'autre, n'est-il pas vrai, ma Florence?

Continuons donc à ne point nous soucier de ce « qu'en dira-t-on » de mauvais aloi. Dieu, notre guide choisi, nous éclairera mieux que toute lumière humaine dans les obscurités de la voie! et parmi les circonstances infinies, les détails microscopiques et les infiniment petits de la vie pratique, la simple raison, le gros bon sens nous serviront de garde-fou, si l'idée nous venait quelque jour de « faire comme tout le monde » mal à propos.

Voilà des digressions bien étendues, ma Florence, et je m'aperçois que je voyage à toute vapeur en pleine philosophie, comme si je n'avais pas d'autres régions à explorer.

Eh! si vraiment! quittant le domaine de la spéculation, si je descends à l'application des théories; abandonnant le monde immatériel, si je foule la terre du pied, comme une simple mortelle, je puis glaner des impressions, des souvenirs et des récits de voyage sans me couvrir de la poussière des wagons! Il me suffit pour cela de flâner dans Paris: en peu d'heures d'observation j'aurai parcouru toutes les contrées du monde dont chacune y envoie ses spécimens;

il ne tiendra qu'à moi d'envisager tour à tour les laideurs de tous genres et les beautés de toutes sortes; je pourrai me livrer à des études de mœurs et de caractères qui viendront d'elles-mêmes s'offrir à mon analyse, et si ces voyages sur place à travers les circonstances et les événements, parmi les gens et les choses ne mûrissent pas mon esprit, ne forment point mon jugement et ne me fournissent pas en abondance ce que le vulgaire appelle des distractions, je devrai me reconnaître d'une nature tellement inférieure, tellement déshéritée que... six semaines passées aux Sables, entre la fille de mon concierge et l'épicière du coin, n'opèreraient en cette ingrate nature aucun favorable changement!

Oui, chère amie, bien que le fameux *tout Paris* ait émigré en masse, dit-on, ses murailles ne sont point vides et ses places ne rappellent en rien la solitude silencieuse de la Jérusalem antique. Peut-être est-ce la flore exotique que je vois s'épanouir sous mes yeux: peut-être sont-ce les provinciaux qui remplacent partout nos indigènes... toujours est-il que la foule abonde et que l'encombrement continue.

Il est d'ailleurs une immense catégorie de la population parisienne qui ne perd jamais de vue les flots limpides de la Seine: celle des travailleurs ou plutôt celle des travailleuses, plus sédentaires encore. Ah! Florence, que de forces, que de volonté, que d'énergie il se dépense parmi ces femmes pâles par les veilles, ces déshéritées de la fortune qui veulent conquérir une place au soleil et la future indépendance de leur vieillesse! Leur nombre augmente tous les jours et le succès de quelques-unes a trompé les femmes de la province sur la situation de leurs sœurs à Paris. Elles se sont imaginé qu'il suffit d'y débarquer pour s'y faire ce qu'elles nomment un sort; et, comme les phalènes qui brûlent imprudemment leurs ailes à la flamme d'une bougie, elles accourent en masse consumer leurs illusions, leurs espérances, leurs forces et leur vie à ce foyer qui dévore tant d'existences!

Nous recevons chaque jour des lettres pleines de confidences et de regrets: on nous demande notre concours pour obtenir du travail; on réclame notre appui pour se créer une position; et des illusions qui nous serrent le cœur émailent ces épanchements...

A toutes ces jeunes filles qui cherchent leur voie, nous n'avons qu'une chose à répondre:

Sachez travailler et sachez vouloir!

Savoir travailler, c'est-à-dire résister aux caresses de la brise printanière, des rayons gais, des parfums flottants qui invitent à la promenade; savoir travailler, c'est-à-dire se tenir en garde contre les distractions, contre la douce rêverie, contre les joies de l'amitié qui prennent du temps, hélas! savoir travailler, c'est-à-dire prononcer courageusement: « Fatigue, tu n'es



MA





N° 4123

Paris Journal des Demoiselles et Petit Courrier des Dames réunis 2, Rue Wrouck

Octobre 1877

Couturiers Européens M<sup>rs</sup> Perineau, Boulevard Poissonnière 26. Rue de la Michodière, 8. MODES ET CONFECTIONS DES MAGASINS DE LA PAIX, Rue du 4 Septembre, 23, 25, 27. Machines à coudre Wheeler et Wilson, B<sup>ts</sup> de Sébastopol, 70.

Imp. MOUTIS père et fils





Imp. Th. DEPUY & FILS, 805 rue de la Harpe, 805, PARIS

Octobre

4123 bis

# Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris, Rue Drouot, 2.

Modes de M<sup>lle</sup> De Bysterweld, 3, Pt. St. Honoré.

Rubans et Passementerie de la Ville de Lyon, Chauss. d'Antin, 6.

M<sup>lle</sup> An Plamand Spécialité pour Crousseau et Linge, r. Montmartre, 15.

Ayuntamiento de Madrid



qu'un mot ! » s'arracher avant le jour aux douces d'un sommeil nécessaire, quand la neige tourbillonne et que le vent hurle dans les rues noires; c'est-à-dire prolonger la veille après une ardente journée entre les murailles étroites des étuves parisiennes; savoir travailler ainsi, c'est l'indispensable condition de tout succès chez nous.

J'ai dit encore : « Sachez vouloir ! » c'est-à-dire vouloir une chose et n'en vouloir qu'une et vouloir toujours la même. Ah ! ma Florence, que de forces amoindries, quel temps perdu dans les hésitations, dans les changements ! la vie est si courte qu'il en faut ménager les rapides instants et ne pas les épuiser dans ces mouve-

ments perdus qu'on appelle coups d'épée dans l'eau !...

Ici, je me rirais franchement au nez, me comparant à Gros-Jean qui en remontre à son Curé, si ces réflexions s'adressaient à toi-même... tu sais à quoi t'en tenir là-dessus, ma chérie, et tu ne manques jamais d'égarer mes lettres avec une rare intelligence quand il s'y trouve certains avis qui doivent te passer sur la tête pour parvenir à autrui... Celle-ci ne te restera point sous les yeux, j'en suis certaine ! et pendant que tu songes à lui faire découvrir sa véritable adresse, je prends ta belle tête pensive à deux mains et je dépose sur ton front le plus tendre baiser de  
ta JEANNE.

## MODES

Les tissus de laine d'apparence non lisse et de nuances très-foncées ou très-claires, sont employés et mélangés de faille ou de velours pour les costumes d'automne. Le blanc de laine est toujours fort en vogue. Les ornements sont de mêmes couleurs que le costume ou noirs; ceux en velours se disposent de différentes manières : en cols, revers, boutons, nœuds et ceintures. Quelquefois, des bandes placées en long sur le devant, contiennent des échelles de brandebourgs de velours, du haut en bas, ou finissant au bas des basques du corsage, ou même s'arrêtant sous une ceinture ronde.

On voit encore une partie du dos et du devant tout en velours, et de larges nœuds à pans mélangés dans le drapé du costume.

Des corsages de velours noir à basques et à manches claires ou en velours, se portent toujours sur une toilette quelconque, même légère, qu'ils permettent ainsi de porter assez avant dans la saison.

Des costumes de lainage foncé, gros bleu, prune, vert bronze, etc., s'ornent de blanc : guipures, larges galons de soie, tresse de laine, broderies, écharpes de foulard Tussor blanc mastic s'enroulant dans les drapés, nœuds semblables sur les poches, les manches et en cravates.

La forme tunique polonaise est la plus adoptée et la plus simple ; cependant la jupe et le corsage séparés offrent plus de ressources. Les personnes minces mettent sur les corsages légèrement froncés, une ceinture ronde à boucle ; on peut également en porter une sur une polonaise ajustée ou non. Il y a diverses formes de boucles ;

les unes un peu hautes, les autres au contraire allongées en travers.

Pour les jeunes femmes, on voit des boucles ou agrafes qui sont de véritables bijoux artistiques : en cailloux du Rhin, argent, émail et même en diamants.

La ceinture autorise l'usage de mille petits riens que l'on peut y suspendre. Éventails, lorgnons, flacons, breloques, etc., qui font souvent le bonheur des jeunes filles, désireuses de se parer des petits cadeaux qu'elles reçoivent,

Le cachemire d'Ecosse, et celui de l'Inde sont souvent préférés à toutes les nouvelles fantaisies de laine. Il est en effet difficile de rien trouver de plus joli, et de plus comme il faut pour habiller une jeune fille. Voici un costume mélangé de soie et de cachemire d'Ecosse gris souris qui m'a semblé des mieux réussis.

Le jupon en faille a dans le bas, un seul volant de cachemire plissé de la hauteur de vingt centimètres. Une draperie de soie le traverse en dessous de la tête qui est coquillée. Ce drapé qui bouffe un peu est resserré de distance en distance en dessous des plis. La tunique est en cachemire avec un simple petit volant plissé. en soie. Le devant est fermé du haut en bas par des nœuds en ruban. — Manches de soie avec petit volant de cachemire traversé d'une draperie de faille — comme au bas du jupon — grand col de soie et ouverture en carré formée par une chemisette de crêpe lisse plissée, s'attachant à l'épaule sous une ruche posée autour du cou. — Mantelet de cachemire doublé de soie, garni d'un petit volant de faille, et attaché devant par un grand nœud de ruban. — Chapeau de



fautre gris, à forme un peu élevée et à bords assez larges. Grandes plumes grises. Par côté, rose rose ou rouge. Cravate idem. Bottines et gants gris.

La couleur beige est une nuance de transition entre le clair et le foncé. Cela ne date pas et peut être garni de bien des façons. Le plus généralement c'est en marron.

On m'a montré des costumes gris beige ravissants, brodés de dessins de soie au passé. L'un avait les broderies brunes, l'autre d'un vert olive foncé.

Ces costumes se composent d'un jupon garni de trois volants brodés et festonnés; d'une jupe avec volant semblable, très-tendue, et drapée très-bas sur la queue du jupon où elle se trouve retenue par quelques plis et un mélange de nœuds de velours, de la nuance de la broderie. — Corsage collant à longues basques. Le dos et le devant entièrement brodés à l'exception des dessous de bras, les broderies descendant droit dans les basques. Ceinture ronde en velours, nœuds au cou et sur les manches. — Petit vêtement de velours doublé de soie beige, garni d'effilés de soie, à jours.

Les étoffes de laine et soie sont agréables à porter et font de jolies draperies. J'ai remarqué le modèle que voici exécuté avec un de ces tissus souples et brillants.

Gros vert. — Le jupon a un seul volant taillé en biais et posé à tuyaux triples et espacés. Le bas est liséré de popeline de soie couleur tilleul et la tête en est entièrement doublée. La tunique polonaise est ornée d'un assez haut biais de popeline formant trois plis. Elle se termine derrière par un seul pan fixé sur le jupon. Une poche posée assez en arrière est bordée des mêmes plis de popeline et ornée de rubans des deux couleurs, qui viennent en retrouver d'autres, mélangés dans le drapé de la jupe. Boutons de popeline tilleul, cravate de même

étoffe. Plis et nœuds de rubans sur les manches. Chapeau de paille noire avec guirlandes de tilleul et de feuillages verts. — Gants de Saxe couleur tilleul.

Les chapeaux de voyage et d'automne s'orientent beaucoup avec 'des torsades de crêpe de Chine et une aile de côté. Aussi, avec de la gaze enroulée, croisant derrière et venant se nouer sous le menton. Il y a différents genres de gaze, unie ou ouvragée, il y en a de chenillée.

J'ai vu des chapeaux tout simplement arrangés avec de la mousseline de laine bleu de ciel; ils étaient d'un effet charmant. Les chapeaux ronds se portent assez grands. Ceux dits fermés sont toujours très-petits, et se placent très en arrière. Ils ont de petits bavolets.

Les cols et manchettes de toile abandonnés pendant les chaleurs, vont être repris avec les costumes d'automne. Pour l'ordinaire, rien n'est plus comme il faut.

Mais dans les toilettes habillées, ils sont tout à fait remplacés par des plissés de crêpe lisse, des ruches de tulle uni ou de dentelle.

Les mantilles de blonde espagnole blanche ou noire se mettent souvent en fichu croisé, rattaché avec un nœud ou des fleurs.

Les châles de dentelle se portent simplement noués ou croisés par derrière.

Les confections en petit drap beige sont à l'ordre du jour, précédant les manteaux plus chauds. Le dos de ces confections, quelles que soient leurs formes, sont ordinairement très-ornés de ganses, de soutaches, d'effilés ou de nœuds de rubans. Le tout de même couleur, ou blanc.

On fait aussi de fort jolis petits mantelets en crêpe de Chine noir garnis de dentelle et d'entre-deux blancs. Ils sont doublés de florence blanc, ou de couleur. Ceux des jeunes filles en rose ou bleu de ciel.

## VISITES DANS LES MAGASINS

J'arrive, mesdemoiselles, avec une moisson de renseignements qui vous seront, j'espère, d'autant plus utiles, que nous sommes à une époque où vous devez vous occuper d'achats de toute sorte : étoffes, costume, lingerie, etc., etc.; j'entre donc tout de suite en matière et je commencerai par le linge de trousseau. La maison du Flamand, 125, rue Montmartre, est une maison spéciale de blanc, très connue par le soin qu'elle apporte dans l'exécution des trousseaux qui lui sont

confiés. Nous avons examiné avec la plus grande attention et en détail les divers objets qui les composent et nous avons pu nous convaincre que les coutures, piqures, points anglais, bandes brodées et plissées sont faites à la main et très-finement; les façons et les formes variées, les prix raisonnables, suivant naturellement le degré d'élégance des garnitures.

J'ai remarqué que les plissés sont en grande faveur pour les chemises de nuit, les camisoles



et les pantalons. Ils sont simples ou rehaussés de dentelle ou accompagnés d'un second volant froncé, posés en jabot ou se regardant. La chemise de jour simple, à poignet piqué et manche à bateau, coûte 10 fr. 50 c.; avec feston 11 fr. 50 et 13 fr. 50 c. avec feston bouclé et manche croisée; si nous arrivons aux fines chemises brodées de fleurettes, les prix s'accroissent. La chemise de nuit en madapolam, le dos à empiècement et le devant à plis avec jabot contournant une encolure en cœur coûte 10 fr. 75 c. et 14 fr. 75 c. avec bande plissée et festonnée. Une très-riche est ornée de quatre volants plissés et froncés posés en regard; le dos est à plis crevés. Les camisoles sont charmantes avec leurs garnitures-jabot. A 5 fr. 90 c. le jabot est brodé et remonte à l'encolure en cœur; à 8 fr. 75 c. de petits plis variés avec broderie et jabot plissé la rendent très-élégante. Une autre se ferme de côté et le devant orne un plastron brodé sur lequel joue un volant rehaussé de fine dentelle torchon. Quant aux pantalons, la forme jarretière avec volant plissé, avec entre-deux et point anglais est sans contredit la plus coquette, mais non pas la plus commode; c'est pourquoi je vous signale l'ancien pantalon droit à ourlet festonné avec plis que l'on peut rendre très-élégant.

Les jupons de dessous en madapolam, festonnés coûtent 5 fr. 75 c.; en percale garnis de dentelle torchon l'ourlet à point anglais, 7 fr. 75 c.; d'autres à plis avec volant brodé 16 fr. 75 c. et 14 fr. 75 c. Le jupon *confortable* en piqué pelucheux festonné coûte 9 fr. 50 c.; mais il y en a à 4 fr. 90 c. et 5 fr. 75 c. J'arrête ici et un peu court ces renseignements qui cependant pourront donner à mes lectrices un aperçu des prix de la maison du Flamand et je terminerai en disant que l'on y trouve pour les fillettes et les collégiens des trousseaux qui, selon les qualités et les quantités d'objets, coûtent de 50 à 150 et 200 francs.

Voyons maintenant quels sont les costumes nouveaux qui peuvent vous convenir au milieu de ces façons, qui se compliquent de plus en plus.

Mesdemoiselles Vidal, 42, rue Vivienne, ont le bon goût de comprendre qu'il faut, selon l'âge et la position des personnes, donner à la toilette un aspect simple, élégant et cependant à la mode; elles y réussissent à merveille. Dans les costumes de jeune fille elles montrent une entente des plus heureuses pour les combinaisons d'étoffe. Les toilettes de jeune femme sont d'une élégance distinguée, de coupes nouvelles et disons *imprévues*. La robe princesse, à laquelle elles donnent l'aspect de costume, se drape, se chiffonne et conserve toutefois la façon collante et dégagée qu'elle doit avoir.

Pour les jeunes filles, la tunique princesse ou polonaise est charmante avec son dos plissé, ses empièchements rapportés dans le genre du corsage bernois, sa ceinture en cuir ou en faille plissée avec nœud de côté. Voici un modèle

à 135 francs que je vais décrire, quoique ce soit empiéter sur les attributions de votre article modes; mais il réunit le bon marché, l'élégance et la nouveauté; trois qualités qui seront mon excuse. L'étoffe est un genre drap gris bleu automne. La jupe est garnie de trois bandes d'étoffe sur lesquelles courent trois piqûres, rouge, blanc et corne d'or. Cette bande sert de garniture pour tout le costume. — La tunique drapée sur la jupe forme un long pan carré qui la recouvre presque jusqu'au bas; il est noué par une traverse, laquelle vient se perdre dans les plis de côté; les piqûres font très-bon effet au milieu de ce drapé que je puis à peine définir ne l'ayant pas bien compris, excusez cet aveu. Le corsage est un bijou avec son empièchement bernois décrit par une bande piquée et la ceinture de cuir assorties. Nous vous avons parlé de l'obligeance que mettent ces demoiselles à répondre très-exactement aux renseignements qui leur sont demandés; les envois d'échantillons sont faits dans les vingt-quatre heures. Ai-je dit que les étoffes employées étaient leur propriété et que par conséquent ne se trouvaient que chez elles?

Non-seulement les costumes, mais encore les pardessus d'automne et d'hiver y sont des plus jolis; toujours la forme tendue au dos et aux épaules; des draps foncés pain brûlé, vert-bouteille, feutre, beige. Pour l'hiver, j'y ai vu un drap dont l'envers imite le très-beau petit-gris, souple et chaud comme la fourrure; on en fera de longs et beaux vêtements garnis de galon marabout passément avec jais de couleur.

Après avoir donné un aperçu des façons nouvelles, il me reste à vous parler des étoffes de la saison. Nous prendrons nos renseignements aux grands magasins de la Paix, rue du Quatre-Septembre, nos 23, 25 et 27, les nouveautés y ont un cachet de bon goût qui plaît et les tissus de bonne qualité promettent un long usage. Nous leur prédisons donc un légitime succès. Nous vous indiquerons un tartan drapé à minuscules carreaux à envers pelucheux qui coûte 50 cent. le mètre; on en fera des matinées, des peignoirs et même des costumes si l'on est assez adroite pour le confectionner soi-même. Un drap vigogne à longs poils offre une grande variété de nuances: il coûte 1 fr. 25 c. en 55 centimètres de largeur. Je signale avant tout ces deux tissus comme une très-bonne affaire. Les armures *Nubienne* et *Pavé* sont d'excellentes étoffes qui se trouvent dans toutes les nuances nouvelles; elles coûtent 95 c. et 1 fr. 25 c. La *mousse* grande nouveauté est une bourre, soie et laine aux nuances assorties à la faille; elle coûte 10 fr. 75 c. le mètre, en un mètre vingt centimètres de largeur. Le *myosotis*, autre bourre tout soie fera de charmantes tuniques princesses; elle coûte 15 fr. 75 c. même largeur que la précédente.



Un autre genre de tissu, l'armure sergée, coûte 2 fr. 45 c. le mètre et le matelassé 3 fr. 90 c. et 4 fr. 75 c. le mètre; l'armure Galatz, l'armure Granit sont des tissus tout laine qui ne craindront ni l'humidité ni la pluie. De hautes nouveautés en armures, matelassés et bourrelets, coûtent de 7 fr. 50 c. à 15 francs le mètre. Un cachemire français tout laine en un mètre vingt cent. de largeur, comprend toutes les nuances nouvelles assorties aux failles, il coûte 2 fr. 90; 4 fr. 50 et 5 fr. 90 c. le mètre.

Parmi les cachemires pure laine de couleur, nous citerons les séries à 3 fr. 25 c.; à 5 fr. 75 c.; à 6 fr. 75 c. en un mètre vingt centimètres de largeur, et le mérinos cachemire noir à 2 fr. 25 c. en un mètre de largeur. Nous ne citons que cette série; mais il se trouve dans le mérinos un grand choix de tissus pure laine, demi-double et drapé à des prix exceptionnellement bon marché. Les moires anglaises pour jupons dans les couleurs à la mode sont solides et dans les mêmes conditions de bon marché.

Les étoffes de laine blanche pour enfants coûtent: le mohair blanc, 1 fr. 25 c. le mètre, le cachemire blanc pure laine, 2 fr. 75; l'armure et le matelassé, 1 fr. 75 c. et 3 fr. 90 c. le mètre. Nous nous sommes étendue sur les lainages en vue des costumes d'automne, réservant de vous parler plus tard des beaux tissus brochés, damassés en soie qui n'apparaîtront qu'aux premiers jours d'hiver pour les dîners et soirées de retour; cependant nous vous donnerons les prix: 1° d'un poul de soie noir en 57 centimètres de largeur qui ne coûte que 3 fr. 90 c. et 4 fr. 90 cent. en soixante centimètres de largeur; 2° d'un poul de soie de couleur aux nuances nouvelles claires et foncées pour jupons et costumes à 4 fr. 90 c. le mètre.

Des vêtements et pardessus nous ne dirons rien, bien que leurs formes soient charmantes et leurs garnitures élégantes; mais la grande planche de confections que contient ce numéro suppléera à l'insuffisance de la place qui nous est réservée.

Je n'ai point oublié vos jeunes frères, mesdemoiselles, persuadée que vous serez contentes de recevoir des renseignements qui pourront vous aider à les habiller à la mode et gentiment. Monsieur Lacroix, 2 et 3, rotonde Colbert, dont les costumes d'enfant sont exceptionnellement jolis et de bon tissu, les habille avec une grâce particulière. De trois à cinq ans, le costume en casimir anglais ou bège, se compose d'une veste longue, garnie de petites basquettes avec soutache autour et nombreux petits boutons; elle se détache sur un faux-gilet fermé par ces mêmes boutons très-rapprochés; la jupe plissée à petits plis est attachée au corps de la veste. De sept à huit ans la veste est ajustée au dos et collante; elle se ferme droit sur la poitrine par trois boutons; le haut un peu ouvert pour dégager le

nœud de la cravate; petit châle avec crans arrondis; le bas ouvert laisse voir un ou deux boutons du gilet, galon à plat autour. La culotte, demi-collante, a un galon à plat sur le côté et trois boutons qui emprisonnent le bas de la jambe. Ce costume se fait en cheviot façonné bleu foncé ou noir; les bas sont de même couleur, le col blanc arrondi et la cravate caroubier. Quant aux pardessus, ils ont la même forme pour tous les âges, longs et collants, boutonnant sur la poitrine par deux rangs de boutons et montant jusqu'au cou, sans revers; un large collet rabattu et des parements aux manches, soit en loutre soient castor. Ils se font en Montagnac bleu foncé ou olive, ou en *Biver* drap feutré, olive ou vert russe ou bège. Nous rappelons que Monsieur Lacroix envoie toutes les indications nécessaires aux mesures à donner.

Nous voici approchant des jours froids; il nous faut penser aux soins à donner aux plantes qui ornent et égaient nos appartements; nous leur devons bien de nous occuper d'elles; ne nous rendent-elles pas au centuple, par le plaisir qu'elles donnent aux yeux, la peine que nous prenons? Il n'est pas de meilleur moyen pour leur conserver le feuillage vert et les disposer à prendre leur essor, le temps venu, que l'emploi du floral. L'influence de ce produit chimique, sur la terre qu'il engraisse, donne aux plantes les plus délicates une sève qui aide beaucoup au développement des feuilles et des fleurs; plus n'est besoin de les repoter, puisque l'usage des propriétés de ce produit est de fournir, même aux plus mauvaises terres, l'aliment nécessaire à la végétation; les effets en sont vraiment merveilleux. Nous ne donnons aucun détail sur l'emploi du floral, chaque boîte contenant une instruction détaillée sur la manière de s'en servir. Le floral qui se trouve à l'Agence Centrale des agriculteurs de France, 38, rue Notre-Dame-des-Victoires, se vend au détail par boîte de 500, 250 et 125 grammes. Il comporte quatre formules s'adressant au classement des diverses plantes, car une seule formule ne peut convenir à toutes. S'adresser à Monsieur Alfred Dudoï, à l'adresse donnée.

Nous croyons utile de rappeler en ce moment que Monsieur Séeling, concessionnaire de la compagnie Wheeler et Wilson pour leurs machines à coudre, se charge des réparations des machines fournies par sa maison. Nous ne saurions trop insister auprès de nos abonnées pour les engager à se prémunir contre les imitations qui ont été faites de la machine Wheeler et Wilson. Toute machine de cette compagnie doit porter la marque de fabrique: deux W, enlacés dans un écusson. On trouve aussi chez Monsieur Séeling, la *Favorite des Dames*. Cette charmante petite machine à unfil, vous convient tout particulièrement, mesdemoiselles; elle marche à la main, ou au pied si on la fixe à une table préparée à cet effet; elle exécute tous les genres



de travaux, qu'ils soient en fine étoffe ou en gros drap. La favorite coûte 64 francs y compris des aiguilles, des guides, etc., etc. Elle est garantie deux ans, et expédiée *franco*. Les personnes qui désireraient connaître en détail les différents guides supplémentaires peuvent faire la demande du catalogue qui leur sera envoyé *franco*. Elles pourront aussi s'entendre directement avec Monsieur Séeling pour le paiement. Nous prions, tant pour la *Favorite* que pour la machine Wheeler, de s'adresser directement à l'adresse indiquée.

★ ★

OUVRAGES DE FANTAISIE SUR DRAPS, TAPISSERIE,  
BRODERIES NOUVELLES.

De Mademoiselle Lecker, rue de Rohan, 2.

La mode des broderies sur drap militaire et autre n'est pas près de finir; on comprend le succès de cette broderie de fantaisie lorsqu'on examine les nombreux modèles créés par la maison Lecker. Le goût qui dirige la combinaison des divers matériaux employés, les nuances en si parfaite harmonie avec l'ensemble, l'originalité des dessins, tout concourt à vous séduire. Ce genre de travail appliqué aux dessous de lampe, aux coussins, aux tapis de table à ouvrage, de salle à manger et de cabinet, ne nécessite pas de montage; le plus souvent le bord se coupe et quelques glands très-faciles à faire se piquent soit au bord soit dans l'intervalle des dents découpées. Les dessous de lampe, de vase, échantillonnés et les fournitures comprises, coûtent, la paire 12 francs. Dans le même genre, les tabourets de piano, les coussins coûtent 25 francs. Un tapis de table à ouvrage mérite que je vous le décrive. Il

est en drap bronze avec double bordure en drap bleu encadré de tresses vieil or; un courant de feuilles vieil or cernées d'un point caroubier, se détache sur le drap bleu et produit le meilleur effet, tandis que des points lancés, façon chevron, brodés en laine bleue sur la tresse, font une très-heureuse opposition. Entre les deux bordures et au centre, motifs courants grisaille et rose de Chine. Je ne pense pas qu'on puisse trouver un ouvrage mieux réussi. La longueur est de 80 cent. la largeur 60; échantillonné avec les fournitures, il coûte 75 francs. Les prix de la maison Lecker n'ont rien que de très-raisonnable, j'ai pu m'en convaincre.

Parmi les broderies nouvelles, nous citerons celles sur madras et foulard à carreaux, ce genre s'applique aux chaises volantes, aux pouffs, aux pliants et à ces mille sièges inventés pour le plaisir des yeux et du luxe, mais très-peu confortables; un carré échantillonné avec fournitures coûte 20 francs en coton et 25 francs en soie. Donnons un très-léger aperçu des bandes au petit point, genre Aubusson et Beauvais pour chaise capitonnée. Les bouquets et les fleurs sont reproduits avec une délicatesse de couleur et d'ombres qui rappelle la nature; la bande faite, moins le fond et la soie pour le faire, coûtent 22 francs; c'est un charmant ouvrage à offrir pour une fête ou un anniversaire. Nous vous désignons tout spécialement une bande cachemire au petit point, qui est d'un merveilleux travail; elle servira de milieu à un escabeau, à un coussin, à une chaise, à un X; elle coûte 35 francs avec les fournitures pour le fond. Nous prions nos lectrices d'écrire directement à l'adresse donnée.

C. L.

## EXPLICATIONS DES ANNEXES

### GRAVURE DE MODES 4123

Confections et Modes des magasins de la Paix,  
rue du Quatre-Septembre, 23-27.

*Première toilette.* — Paletot, boutonné de côté, en drap Sibérien de nuance *foret* duveté de noir, garni de losanges pareils, bordés d'un biais de faille et d'une ganse *chemin de fer* de tons assortis, disposés en écailles; chaque losange est retenu au milieu par un gros bouton d'écaille; écailles de losanges de chaque côté devant, au milieu du dos et au bas du paletot; le premier losange de chaque écaille termine une patte qui traverse un anneau de drap bordé de plusieurs ganses; au bas du paletot, dans le dos, une seule patte longue traverse deux

anneaux, un de chaque côté du dos et sert de tête aux deux écailles qui reviennent devant le manteau. Col droit en faille bordé de ganse *chemin de fer*; manche bordée de faille et ganse, et ornée d'un grand losange posé sur deux plus petits, où il est retenu par un bouton. — Chapeau de feutre noir orné de velours caroubier, et d'une aile avec rangée de perles tubes sur le côté des plumes; plume d'autruche sur le côté; petite bride de velours caroubier, fermée par une boucle; nœud de velours sous le bavolet.

*Deuxième toilette.* — Pardessus en *armure renaissance* noire, orné de larges biais de velours noir, avec bordure de castor; castor dans le bas et devant sur l'ouverture du manteau; une pèlerine genre *Macfarlane*, bordée d'un large biais de velours, forme



manche carrée devant; grand col arrondi en velours; de chaque côté du dos, deux grands biais de velours descendant de l'épaule jusque sous la fourrure du bas, en rétrécissant un peu à la taille; au milieu du dos, sont posés des glands en passementerie à grelots, en cascade du col à la taille. — Chapeau en peluche transparente bronze devant, nœud de peluche et satin de nuance plus claire, d'où s'échappent deux plumes bronze de tons différents; sur la calotte, nœud de satin retenant les brides; dessous, coquillé en faille bleu pâle.

*Troisième toilette.* — Visite en damassé noir, bordée d'un biais de sicilienne avec passant de satin, broderie de soutache unie et soutache nattée, semée de perles clair de lune, dans le dos, sur les manches et le revers; col en sicilienne liséré de satin, effilé noué au bas de la visite et des manches. (Voir la planche de patron de ce mois.) — Feutre noir orné de satin cerise et brun or; aigrette de perles vénitiennes de ton *coucher de soleil*, nuance dorée d'un joli effet; dessous, ruche découpée, en satin cerise.

*Quatrième toilette.* — Paletot en drap marron avec poches formées de deux pattes arrondies bordées de ganse *chemin de fer*, et d'un revers garni de boutons; col bordé de ganse; manche à parement carré bordé de ganse; une patte arrondie, prise dans la couture extérieure de la manche, revient sur le parement; elle est bordée de ganse et ornée de boutons. — Toque en peluche bleue à haute calotte, pour jeune fille; trois biais étroits en peluche autour de la toque, sont fermés de côté avec des boucles dorées; devant, petite colombe aux ailes étendues; dessous, ruche de tulle bleu.

*Cinquième toilette.* — Paletot en drap mousse mêlé brun et blanc (1), bordé d'un très-petit biais de faille tourterelle, sous lequel est posé un biais de même dimension en satin. Petits côtés du dos découpés dans le bas en longues languettes bordées comme le paletot, d'un petit biais de faille sur un biais libre en satin; un gros bouton de corne jaspée, est placé au haut de chaque fente; le paletot est boutoné de côté par de gros boutons de corne jaspée; les poches, les parements de manche et une petite poche de côté sont ornées de languettes assorties à celles du bas. — Chapeau de feutre noir à calotte ronde; bord plat à très-petit retroussis doublé de velours; draperie de velours dessus avec deux ailes de pintade, devant, petit scarabée de nuance *acier*.

*Sixième toilette.* — Rotonde en diagonale noire, (Voir la planche de patrons de ce mois,) bordée d'effilé marabout, et doublée d'une ouate piquée sur taffetas noir; la rotonde est fendue devant, pour permettre d'adapter au vêtement deux petites manches très-larges qui font disparaître l'inconvénient de ce genre de pardessus; elles sont bordées aussi d'effilé marabout; une grosse corde double de soie terminée par des glands, et fixée par des *panauffles-boules* en soie peignée, cache la couture de cette manche; corde semblable au milieu du dos, tombant plus bas que la taille; col droit uni; gros boutons de passementerie. — Chapeau de velours prune; un ruban de satin double face, retenu devant sous un bouquet d'althéas boutons et fleurs, mêlé de baies de troëne, forme

les brides; nœud de velours sur le bavolet; dessous ruche effilé crème.

*Septième toilette.* — Manteau de voiture en drap cachemire (1) gris beige, orné de motifs soutachés avec perles beiges; un gros bouton est posé au pied de chaque motif; le manteau est bordé d'une grosse corde de soie; au bas, effilé boule en laine beige à tête grillagée avec perles enfilées, et ornée d'une galerie de boules. La manche pélerin qui tient au dos du manteau est bordée du même effilé; broderie dans le dos et au col. — Couronne de feuillage de saxifrage mêlée de velours grenat; anémone de velours sur le côté; dans la couronne quelques petites grappes de saxifrage rose et chatons en chenille; bride en velours avec nœud de côté.

*Huitième toilette.* — Paletot en faille noire alterné de lés de velours; les deux devants et les deux morceaux du dos en faille, découpés sur le lés de velours en petites pattes lisérées et retenues par des boutons; chacune de ces petites pattes est ornée d'une corde simulant la boutonnière; poche de faille sur un lés de côté en faille; elle est bordée de ganse de soie et ornée de deux motifs en passementerie avec gland gaufré et grelots; manche en faille découpée en petites pattes tombant sur un parement rond en velours; effilé marabout au bas de la manche; gros boutons fermant le paletot; col montant en velours, autour duquel est posé un effilé marabout; le bas du paletot est bordé d'un effilé marabout avec petits glands gaufrés de distance en distance. — Chapeau de feutre olive avec draperie de velours olive lisérée de faille; plumes de coq en aigrette; dessous plissé de tulle blanc.

*Neuvième toilette.* — Masaniello en drap bouterette gris lama, bordé de renard argenté; large manche de *dolman* également bordée de renard argenté; col doublé de faille, à angles rabattus devant; agrafe double en passementerie ornée de perles clair de lune, de ton pâle, avec glands. — Feutre bleu à bord relevé; revers bouillonné de velours bleu; dessous, draperie de velours retenue par une boucle japonaise faisant pied à une plume *panache* bleue.

*Dixième toilette.* — Pardessus en diagonale, (Voir la planche de patrons de ce mois,) avec plastron en velours liséré de satin, traversé par des pattes de passementerie bordées d'un effilé gaufré Tom-pouce, et ornées de glands de chêne faisant grelot; à partir du plastron, le pardessus est bordé d'un galon en velours frappé qui borde également le bas, au dessus d'un effilé à tête nattée; dos américain terminé par une traverse en passementerie pareille à celles du plastron, d'où partent deux plis creux qui donnent de l'ampleur à la jupe de la confection; le dos est un peu plus long que le devant; il est bordé d'un effilé Tom-pouce gaufré, au-dessus duquel est posé un galon frappé; col droit à angles rabattus en velours liséré de faille; manche en diagonale avec parement de velours liséré, terminé en deux pointes qui se croisent dessus en enfermant une patte de passementerie, bordée d'effilé montant sur la manche. — Capote en velours noir à fond mou, orné d'une draperie

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange, recevront ce patron le 16 octobre.

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange, recevront ce patron le 16 octobre.



de faille noire; nœud à pans derrière; dessus, nœud de faille et oiseau; dessous, draperie de velours et faille.

*Onzième toilette.*—(Voir la planche de patrons de ce numéro). — Paletot long en matelassé noir, bordé de loutre de l'Angara, boutonné devant sous une bande de fourrure; les petits côtés du dos se terminent en deux grandes pointes ornées tout autour d'anneaux en passementerie avec pendeloques *pommes de pin* en cordonnet gaufré; passementerie semblable au dessous de la fourrure du col et au dessus du parement, également en fourrure, de la manche.—Feutre marron, bordé de velours marron; plume frisée marron retenue par un nœud de velours; dessous ruché éfilé mais.

### PLANCHE DE CHAPEAUX

Gravure 4123 bis.

Modèles de M<sup>me</sup> Bysterveld,

3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

N<sup>o</sup> 1. *Chapeau en feutre beige à calotte boulevé avec bord plat liséré d'un biais de velours beige.*

— Une belle plume naturelle, fixée par une co-cardé-éventail en velours beige, entoure la calotte; petite tête de plume blanche rabattant sur le fond.

N<sup>o</sup> 2. *Chapeau en feutre gris forme capote.*

— Un large biais en velours bleu-Louise se drape autour du fond, que recouvre, un peu sur le côté une longue chute de plumes de Magnifique. Un biais de velours double le dessus du bord.

N<sup>o</sup> 3. *Chapeau en velours couleur feutre à calotte arrondie et plate.* — Un biais de velours est disposé en plis plats sur le devant et croise sur la calotte; il descend en mourant sur les côtés. De toutes petites plumes montées en couronne coupée de côté, un peu en arrière, par une rose, entourent le fond. Passe diadème et brides en velours noir.

N<sup>o</sup> 4. *Chapeau en feutre peluche marron doré,*

*à très-large bord et calotte élevée.*—Une torsade en faille caroubier se drape autour du fond et se recouvre d'une très-belle plume teintée marron et caroubier; une plus petite plume se rapporte du côté relevé, lequel se croque au milieu par un nœud caroubier, traversé d'une boucle en acier. Devant, le bord accuse très-légèrement, sur le front, la forme Marie-Stuart.

N<sup>o</sup> 5. *Chapeau en feutre vert bouteille à bord retourné des côtés, doublé d'un plissé en velours vert.* — Une longue écharpe en gaze se drape autour de la calotte, se chiffonne derrière en un groupe de coques qui fait chou, et se prolonge en un long pan que l'on fait tourner autour du cou.

### ABAT-JOUR.

DEUXIÈME ET TROISIÈME TIERS, complément de l'abat-jour en porcelaine opaque. — 1<sup>er</sup> TIERS: Fruits donnés en septembre. — 2<sup>me</sup> TIERS: Branche de roses. — 3<sup>me</sup> TIERS: Moucherolles rubis sur branche d'aubépine rose; vous découpez le bas de l'abat-jour; en laissant un liséré blanc en dessous du filet vert, pour le haut, vous le faites plus ou moins ouvert, selon votre monture; vous collez ensuite, après avoir bien égalisé les trois morceaux.

### DIXIÈME CAHIER

Deux galons brodés. — Geneviève. — Col Anne d'Autriche. — Entre-deux. — Coiffure pour jeune femme. — Céline. — Bonnet de baby, guipure Riche-lieu. — Toilette de jeune fille. — Armoire-coffre à bois. — Brassière tricotée. — Toilette de voyage. — Entre-deux.

### PLANCHE X

1<sup>er</sup> côté

ROTONDE, 6<sup>me</sup> toilette. } gravure n<sup>o</sup> 4123.  
PARDESSUS, 10<sup>me</sup> toilette.

2<sup>e</sup> côté

VISITE, 7<sup>me</sup> toilette. } gravure n<sup>o</sup> 4123.  
PALETOT, 11<sup>me</sup> toilette.

### ENIGME

J'arrose des sites charmants

Et mon nom se retrouve en deux départements.

— Si vous me prodiguez à votre amie intime

Vous n'en faites pas moins d'elle votre victime;

— Serait-ce en prétextant qu'il faut mortifier

Celle dont l'esprit doit toujours se défier?

Ainsi que l'orateur, qui de moi fait son trône,

A mes séductions s'oppose dans son prône

— Maigre, je fais, dit-on, vivre longtemps;

Trop bonne, j'abrége la vie;

Je fais vieillir avant le temps,

Et cause mainte maladie.

— Lecteur, si jusqu'ici, sans fruit tu m'as cherché;

On me trouve toujours bien loin du bon-marché.



## MOSAIQUE

La fortune, tant enviée de ceux qui ne l'ont pas, ne fait pas le bonheur de ceux qui l'ont; parce que ceux qui l'ont ne s'en servent pas assez pour faire le bonheur de ceux qui ne l'ont pas.

*Alexandre Dumas fils.*

Il n'y a pas au monde de marque plus sûre d'un petit et pauvre esprit que l'inattention. Tout ce qui vaut la peine d'être fait mérite et exige d'être bien fait, et rien ne peut être bien fait sans attention.

*Lord Chesterfield.*

Croire que quelque chose de ce que Dieu nous refuse puisse nous être nécessaire, est une erreur bien inintelligente. Pour choisir le remède, le malade est-il donc médecin?

*M<sup>me</sup> Swetchine.*

Dans les mariages appelés de convenance, le premier malheur des époux est trop souvent de ne pas se convenir.

*Id.*

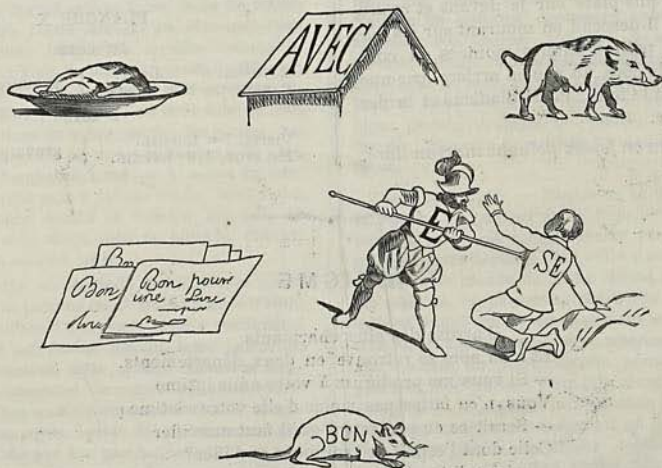
Quand on le perd, l'être qu'on aime  
Le cœur retombe sur lui-même  
Pour se reprocher tous ses torts.  
Et l'heure où rien n'est réparable  
Est pour nous l'heure inexorable  
De la mémoire et du remords.

*Casimir Delavigne.*

On reçoit les gens selon leur habit, et on les reconduit selon leur esprit.

*(Proverbe russe.)*

## RÉBUS



Explication du rébus de Septembre : Il n'est meilleure sauce que l'appétit.

*Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY*

7 - 3062 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE AMÉLOT.